

Maître et serviteur

(Léon Tolstoï)

I

C'était durant les années soixante-dix¹. Au lendemain de la Saint-Nicolas, la paroisse était en fête, et l'aubergiste du village, le marchand de deuxième guilde² Vassili Andréitch Brékhounov³, n'avait pu s'absenter depuis deux jours : étant le marguillier⁴ de l'église, il lui fallait y rester, et chez lui, il devait recevoir et régaler la famille et les amis. Mais voilà que les derniers invités étaient partis, et Vassili Andréitch se prépara tout de suite à se rendre chez un propriétaire voisin pour lui acheter un petit bois qu'il négociait depuis longtemps. Vassili Andréitch se hâtait, craignant de voir cette affaire avantageuse lui passer sous le nez, raflée par des marchands de la ville. Le jeune propriétaire avait demandé dix mille roubles pour son bosquet, mais seulement parce que Vassili Andréitch lui en offrait sept mille. C'est-à-dire le tiers de la vraie valeur du bois. Vassili Andréitch aurait peut-être pu obtenir encore un rabais, car le bois se trouvait dans un secteur où existaient depuis longtemps, entre lui et les marchands des autres villages du district, des accords pour ne pas renchérir les uns sur les autres ; mais, ayant appris que des négociants en bois pour le compte du gouvernement⁵ voulaient se porter acquéreurs des arbres de Goriatchkino, il avait décidé d'aller conclure l'affaire sans tarder avec le propriétaire. C'est pourquoi, dès la fin de la fête, il sortit de son coffret sept cents roubles de son propre argent, compléta avec deux mille trois cents roubles déposés chez lui pour le compte de l'église, ce qui donna trois mille roubles ; les ayant soigneusement recomptés, il les mit dans son portefeuille et se prépara à partir.

Son employé Nikita, le seul de ses gens à ne pas être ivre ce jour-là, courut atteler. Non que Nikita fût quelqu'un de sobre, tout au contraire : en bon ivrogne, il avait bu son gilet et ses bottes de cuir pendant les réjouissances précédant le jeûne⁶ ; il avait alors fait vœu de ne plus boire, et tenait parole depuis plus d'un mois, en dépit des tentations qu'offrait la vodka coulant en abondance durant les deux premiers jours de fête.

Nikita était un moujik de cinquante ans, originaire d'un village voisin, sans foyer, comme on disait de lui, ayant passé la majeure partie de sa vie non pas chez lui, mais comme serviteur chez les autres. Partout étaient appréciés son ardeur au travail, son adresse et sa force, et surtout son bon caractère ; mais il ne pouvait se fixer nulle part, parce que deux fois par an, voire plus souvent, il s'enivrait, non seulement buvant tout ce qu'il avait sur lui, mais en outre devenant agité et querelleur. Vassili Andréitch, lui aussi, l'avait chassé à plusieurs reprises, pour le reprendre ensuite, appréciant son honnêteté, son amour des animaux et, surtout, le fait qu'il ne lui revenait pas cher. Vassili Andréitch ne payait pas à Nikita les quatre-vingts roubles que valait un tel ouvrier, mais quarante, et sans comptes

précis, par petites sommes et le plus souvent non pas en argent mais en marchandises venant de sa boutique et surévaluées.

La femme de Nikita, Marfa⁷, autrefois belle paysanne pleine de vie, était la maîtresse de maison, en même temps que la mère d'un jeune garçon et de deux grandes filles. Elle ne faisait pas venir Nikita à la maison, d'abord parce qu'elle vivait depuis une vingtaine d'années avec un tonnelier, un moujik d'un autre village qui restait chez eux à demeure ; et aussi parce que, faisant ce qu'elle voulait de son mari quand il était sobre, elle le craignait comme le feu quand il se soûlait. Une fois, se trouvant ivre à la maison, Nikita, sans doute pour se venger de sa soumission à jeun, avait brisé le coffre de sa femme, en avait sorti ses plus belles affaires et, avec une hache, en avait fait de la charpie, mettant en pièces toutes ses robes et tous ses sarafanes⁸. Ce que gagnait Nikita, c'était sa femme qui le touchait, sans qu'il s'y opposât. Ainsi, à présent, deux jours avant la fête, Marfa était allée chez Vassili Andréitch et avait pris chez lui de la farine de froment, du thé, du sucre et une mesure d'un huitième⁹ de vodka, en tout pour trois roubles, et pris en outre cinq roubles en espèces, avec force remerciements à l'adresse de Vassili Andréitch, comme si celui-ci lui faisait une faveur particulière, alors qu'il devait encore une vingtaine de roubles à Nikita, au bas mot.

« Avons-nous à passer des accords formels, toi et moi ? disait Vassili Andréitch à Nikita : si tu as besoin de quelque chose, tu te sers – tu le paieras par ton travail. Chez moi, ce n'est pas comme chez les autres, où il faut attendre que les comptes soient faits, sans parler des amendes. Nous sommes des gens honnêtes. Tu travailles pour moi, et moi je ne t'abandonne pas. »

En disant cela, Vassili Andréitch avait la conviction sincère d'être un bienfaiteur pour Nikita : tant la persuasion qu'il mettait dans ses propos était grande, et tant l'attitude des gens dépendant de lui, Nikita au premier chef, le renforçait dans cette conviction qui était la sienne – celle de ne pas duper ces gens, mais d'être leur bienfaiteur.

« Mais je le sais, Vassili Andréitch ; j'essaye de vous servir, il me semble, comme mon propre père », répondait Nikita, comprenant fort bien que Vassili Andréitch le filoutait, mais sentant aussi qu'il était vain de chercher à démêler ses comptes chez lui, et qu'en l'absence d'une autre place, il fallait vivre en prenant ce qu'on vous donnait.

Le patron lui ayant donné l'ordre d'atteler, Nikita, joyeux et plein d'entrain comme d'habitude, se rendit, le pas léger et les pieds écartés comme une oie, dans la remise, et y décrocha du clou où il pendait le harnais pesant orné d'un gland ; secouant bruyamment les rondelles du mors, il ouvrit la porte de l'écurie dans laquelle se trouvait le cheval que Vassili Andréitch avait ordonné d'atteler.

« Alors, petit benêt, tu t'embêtais ? » dit Nikita en réponse au petit hennissement de salutation que lui avait adressé l'étalon bai-brun au chanfrein blanc, de taille moyenne et un peu bas de croupe, mais de belle allure, qui se trouvait tout seul dans la petite écurie. « Bon, bon ! On a le temps, il faut d'abord que je te fasse boire », dit-il en parlant au cheval exactement comme on le fait avec des êtres comprenant le sens des mots ; ayant épousseté d'un pan de son habit le large dos, marqué au milieu d'un profond sillon et couvert de poussière, de la bête, il passa le harnais sur la jeune et jolie tête de l'étalon, en libéra les oreilles et la frange et, jetant par terre le licou, l'emmena boire.

Sorti prudemment de l'écurie en passant à travers les empilements de fumier, Moukhorthy¹⁰ se mit à jouer et à ruer, affectant de vouloir donner un coup de sabot à Nikita qui trottait à côté de lui en direction du puits.

« Joue les polissons, petit coquin ! » disait Nikita, qui savait bien la retenue avec laquelle Moukhorthy envoyait sa jambe arrière effleurer sa demi-pelisse sale : Nikita aimait particulièrement ce jeu répété.

Ayant bu l'eau froide, le cheval souffla, remuant ses grosses lèvres humides, dont les poils laissaient retomber dans l'auge des gouttes transparentes, et s'immobilisa comme s'il méditait ; puis il s'ébroua soudain, bruyamment.

« Tu n'en veux plus, c'est entendu, mais n'en demande pas ensuite », dit Nikita, expliquant en détail et avec un grand sérieux sa conduite à Moukhorthy. Et il revint en courant à la remise, tirant par la bride le jeune et gai cheval qui ruait et faisait claquer ses sabots dans la cour.

Aucun des serviteurs n'était là ; il n'y avait qu'un étranger, le mari de la cuisinière, venu pour la fête.

« Mon bon, lui dit Nikita, va donc demander quel traîneau¹¹ il faut atteler : le grand ou le petit ? »

Le mari de la cuisinière entra dans la maison au toit de tôle et aux fondations relevées, et revint bientôt annoncer qu'il fallait atteler le petit traîneau. Cependant, Nikita avait déjà passé au cheval son collier, attaché la sellette garnie de petits clous et, tenant d'une main le léger arc de limonière¹² peint et menant le cheval de l'autre, s'approchait des deux traîneaux se trouvant dans la remise.

« Va pour le petit », dit-il, et il engagea dans les brancards le cheval malin, qui faisait mine de vouloir le mordre, et il se mit à atteler, aidé par le mari de la cuisinière.

Lorsque tout fut presque prêt et qu'il ne resta plus qu'à attacher les rênes au mors, Nikita envoya le mari de la cuisinière chercher de la paille dans la grange, et de la toile de chanvre dans le hangar.

« Voilà qui est bien. Hé, hé, du calme ! dit Nikita en mettant dans le traîneau la paille d'avoine fraîche que le mari de la cuisinière venait de ramener. Maintenant, passe-moi la grosse toile, on va l'étendre, et la toile de chanvre par-dessus. Voilà, comme ça, on sera bien assis. » Tout en parlant, il recouvrait la paille et la bordait de tous côtés avec la toile de chanvre, tout autour du siège.

« Et bien, merci, mon bon, dit Nikita au mari de la cuisinière : on va toujours plus vite à deux. » Et, ayant démêlé les rênes de cuir réunies par un anneau à leur extrémité, il prit place sur le siège avant et fit se mouvoir le bon cheval qui n'attendait que cela, traversant le fumier gelé de la cour en direction du portail.

« Oncle¹³ Mikite, petit oncle, petit oncle ! » cria d'une voix grêle un gamin de sept ans, en demi-pelisse noire, bottes de feutre toutes neuves et bonnet de fourrure, sorti à toutes jambes de l'entrée et courant derrière lui. « Fais-moi de la place », demanda-t-il tout en boutonnant sa pelisse.

« Allez, monte, mon chou », dit Nikita qui arrêta le cheval et fit s'asseoir le fils du patron, gamin maigre et pâle dont le visage rayonnait de joie, avant de sortir dans la rue.

Il était deux heures passées. Il gelait – moins dix –, le temps était couvert et venteux. Mais dans la cour, c'était paisible. On sentait davantage le vent dans la rue : il avait balayé la neige du toit d'un hangar voisin, et des tourbillons se voyaient du côté des bains publics, au coin de la rue. À peine Nikita eut-il franchi

le portail et fait tourner le cheval pour ranger le traîneau le long du perron, que Vassili Andréitch sortit de la maison, cigarette au bec, portant une touloupe¹⁴ de mouton bien fermée et fortement serrée d'une ceinture de cuir, faisant craquer sous ses bottes de feutre garnies de cuir la neige du haut perron ; il s'arrêta, tira une dernière bouffée de sa cigarette, jeta le mégot et marcha dessus ; rejetant de la fumée à travers sa moustache et louchant sur le cheval, il se mit à couvrir les deux côtés de son visage rubicond, moustachu mais sans barbe, des bords du col de sa touloupe, en maintenant la fourrure à l'intérieur, pour que sa respiration ne la couvrît pas de buée.

« Voyez-moi ce dégourdi, il est déjà là ! » dit-il en voyant son fils dans le traîneau. Vassili Andréitch était excité par l'eau-de-vie bue avec ses invités, ce qui le rendait encore plus content que d'habitude de tout ce qu'il possédait et de tout ce qu'il faisait. La vue de son fils, qu'il nommait toujours en pensée son héritier, lui causait à présent un grand plaisir ; il le contemplait en plissant les paupières et exhibant ses longues dents.

La tête et les épaules emmitouflées d'un châle de laine, si bien qu'on ne voyait que ses yeux, la femme de Vassili Andréitch, enceinte, pâle et maigre, qui l'avait accompagné, se tenait derrière lui, dans l'entrée.

« Tu devrais vraiment prendre Nikita avec toi », dit-elle en s'avançant timidement sur le seuil.

Vassili Andréitch ne répondit rien ; devant des paroles qui, visiblement, lui déplaisaient, il se renfrogna, mécontent, et cracha.

« Tu pars tout de même avec de l'argent, reprit-elle de la même voix plaintive, et ça n'a pas l'air de se lever, c'est vrai, ma parole.

— Je ne connais pas le chemin, peut-être, qu'il me faille absolument un guide ? dit Vassili Andréitch en serrant les lèvres de façon peu naturelle, ce qu'il faisait lorsqu'il parlait avec des vendeurs et des acheteurs, en articulant soigneusement chaque syllabe.

— Vraiment, prends-le avec toi... Au nom de Dieu, je te le demande ! répéta sa femme en s'emmitouflant dans l'autre sens.

— Ce que tu peux être collante... Et je le mettrai où ?

— Ma foi, Vassili Andréitch, je suis prêt, dit gaiement Nikita. Pensez seulement, en mon absence, à nourrir les chevaux, ajouta-t-il à l'adresse de la femme du patron.

— J'y veillerai, Nikitouchka. Je le dirai à Semione, répondit-elle.

— Eh bien, Vassili Andréitch, on y va ? dit Nikita, attendant.

— C'est bien pour faire plaisir à la vieille. Seulement, si tu dois venir, habille-toi plus chaudement, espèce de diplomate, énonça Vassili Andréitch, avec un sourire et un clin d'œil en direction de la demi-pelisse de Nikita, déchirée sous les bras et dans le dos, effrangée en lambeaux dans le bas, toute sale d'avoir traîné partout.

— Hé, mon bon, va tenir le cheval ! cria Nikita dans la cour, à l'adresse du mari de la cuisinière.

— J'le fais, j'le fais ! cria le gamin en sortant de ses poches ses petites mains rougies et gelées, et en s'emparant des rênes froides.

— Mais dépêche-toi, ne te fais pas beau comme un diplomate ! cria Vassili Andréitch, blagueur.

— C'est l'affaire d'un instant, petit père, Vassili Andréitch », dit Nikita qui traversa la cour en courant en direction de l'izba du personnel, faisant voir le bout de ses pieds à l'intérieur de ses vieilles bottes de feutre à la semelle renforcée.

« Hé, Arinouchka¹⁵, enlève ma blouse du poêle et passe-la-moi : je pars avec le patron ! » annonça Nikita en entrant à toutes jambes dans l'izba et en décrochant une ceinture pendue à un clou.

La cuisinière, qui avait bien dormi après le repas et venait de mettre en route le samovar pour son mari, accueillit joyeusement Nikita et, la hâte de ce dernier la gagnant, se remua avec autant de vivacité que lui, ôta du poêle le méchant caftan au drap usé qui y séchait et le secoua en vitesse pour le défroisser.

« Comme ça, tu seras plus à l'aise avec ton bonhomme », fit Nikita qui, avec une politesse pleine de bonté, avait toujours quelque chose d'aimable à dire lorsqu'il se trouvait en tête-à-tête avec quelqu'un.

Enroulant autour de la pelisse l'étroite et piètre ceinture, il serra sa maigre bedaine aussi fort qu'il put.

« Voilà, dit-il en s'adressant, non à la cuisinière, mais à la ceinture dont il enfonce les bouts, comme ça tu n'iras pas te promener. » Et, relevant et abaissant ses épaules pour dégager ses bras, il passa le caftan par-dessus, tendit le dos pour libérer encore ses bras, releva ses manches sous les aisselles et attrapa ses moufles sur une étagère.

« Et voilà, dit-il.

— Tu devrais te chausser un peu mieux, Stepanytch¹⁶, remarqua la cuisinière : tes bottes sont en mauvais état.

Nikita s'arrêta, comme s'il repensait à quelque chose.

— Il faudrait bien... Bah, je peux y aller comme ça, ce n'est pas très loin ! »

Et il s'élança dans la cour.

« Tu n'auras pas froid, Nikitouchka ? demanda la femme du patron tandis qu'il s'approchait du traîneau.

— Froid, pourquoi ? J'ai bien chaud », répondit Nikita, arrangeant la paille à l'avant du traîneau pour s'en couvrir les pieds et y enfouir le fouet, bien inutile avec ce brave cheval.

Vassili Andréitch avait déjà pris place dans le traîneau, remplissant presque tout l'arrière-train recourbé de son dos couvert de deux pelisses ; saisissant les rênes, il donna au cheval le signal du départ. Nikita se casa à l'avant en marche, du côté gauche, une jambe en-dehors.

Notes

1. Ce texte date de 1895. Il s'agit donc des années 1870.
2. Il y avait trois guildes, la première regroupant les marchands les plus riches.
3. Andréitch pour Andreïevitch, fils d'Andreï. Brekhoun signifie *hâbleur*.
4. Laïc chargé de la garde et de l'entretien d'une église.
5. Celui de la province, ou l'échelon plus élevé.
6. Petit carême, celui de Noël. La veille, on peut manger et boire ce qu'on veut. Au printemps, le Grand carême, celui de Pâques, est précédé de la « Semaine grasse », équivalent de notre Carnaval, mais étalé sur plusieurs jours...
7. Martha.

8. Robe droite sans manches, très populaire en Russie au XIX^e siècle.
9. Un huitième de *seau*, soit un litre et demi.
10. Ce nom signifie : bai avec le chanfrein blanc.
11. En hiver, on ne se déplaçait pas dans des voitures à roues, mais dans des traîneaux.
12. La fameuse *douga*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/limoni%C3%A8re/47217>
13. Courant, de la part d'un enfant s'adressant à un adulte d'un certain âge. Mikite pour Mikita, déformation de Nikita qu'affectionne son patron, Vassili Andréitch.
14. Veste ou manteau en peau de mouton, la fourrure à l'intérieur.
15. Diminutif affectueux du prénom Arina, lequel est une variante populaire du prénom d'origine grecque Irina. De même, bien sûr, que Nikitouchka renvoie à Nikita.
16. Pour Stépanovitch, fils de Stepane. L'appellation par le patronyme seul est possible entre gens se connaissant, ou avec une affection respectueuse (« Ilitch »).

II

Avec un léger grincement des patins, le brave étalon emporta le traîneau d'un pas vif sur la route gelée, aplanie dans le village.

« Où crois-tu aller, en t'accrochant ainsi ? Fais voir le fouet, Mikita¹ ! s'écria Vassili Andréitch, visiblement content de son héritier qui s'était installé à l'arrière, sur les patins ; je vais te faire voir ! File retrouver maman, fils de pute ! »

Le gamin sauta du traîneau. Moukhorty augmenta son allure, allant l'amble², et, par à-coups, se mit au trot.

La maison de Vassili Andréitch se tenait à un carrefour composé de six maisons. Aussitôt dépassée la dernière d'entre elles, l'izba du forgeron, ils sentirent tout se suite que le vent était beaucoup plus fort qu'ils ne l'avaient cru. On ne voyait presque plus la route. La trace des patins était aussitôt effacée, et l'on ne distinguait la voie que parce qu'elle était surélevée. Dans les champs, la neige tourbillonnait, et la ligne de séparation entre le ciel et la terre s'estompait. La forêt de Téliatino, toujours bien visible d'habitude, ne se dessinait plus que par moments, de façon confuse, à travers la poussière de neige. Le vent soufflait par la gauche courbant avec entêtement la crinière sur le cou raide et pelé de Moukhorty, et roulant de côté sa queue duveteuse, simplement nouée. Le long col de Nikita, qui était assis du côté du vent, se serrait contre son visage, se collant à son nez.

« Il ne peut pas vraiment lancer sa course, il neige, dit Vassili Andréitch, fier de son bon cheval. Une fois, je l'avais pris pour aller à Pachoutino, il y est arrivé en une demi-heure.

- Quoi ? demanda Nikita, qui n'avait pas compris, gêné par son col.
- Je dis qu'il a atteint Pachoutino en une demi-heure, cria Vassili Andréitch.
- Il n'y a pas à dire, c'est un bon cheval ! » dit Nikita.

Ils se turent. Mais Vassili Andréitch avait envie de parler.

« Je crois bien avoir dit l'autre jour à ta femme de ne pas donner de vodka au tonnelier », dit-il de la même voix forte, très convaincu qu'il serait flatteur pour Nikita de causer avec un homme aussi important et aussi intelligent que lui ; il était si content de sa plaisanterie qu'il ne lui venait pas à l'esprit que cette conversation pouvait être peu agréable à Nikita.

Celui-ci, de nouveau, ne distingua pas les mots de son patron, emportés par le vent.

Élevant encore la voix et détachant ses paroles, Vassili Andréitch répéta sa blague à propos du tonnelier.

« Que Dieu les garde, Vassili Andréitch, je ne m'en mêle pas. Tant qu'elle ne maltraite pas le petit, le reste, grand bien lui fasse !

— Sans doute, dit Vassili Andréitch. Alors, le cheval, tu vas l'acheter au printemps ? reprit-il, changeant de sujet.

— Pas moyen de faire autrement », répondit Nikita en écartant le col de son caftan et en se penchant vers son patron.

La conversation, maintenant, intéressait Nikita, qui désirait bien entendre.

« Le petit gars a grandi, il faut qu'il se mette à labourer, autrement il faut toujours embaucher quelqu'un.

— Eh bien, prenez celui qui a l'arrière faible³, je n'en demanderai pas cher ! cria Vassili Andréitch, tout excité de voir l'entretien porter sur son occupation préférée, celle qui mobilisait toutes ses capacités intellectuelles - le maquignonage.

— Sinon, vous me donnerez une quinzaine de roubles et j'en achèterai un à la foire aux chevaux, dit Nikita, lequel savait que le cheval dont Vassili Andréitch voulait lui refiler valait tout au plus sept roubles, et que son patron lui demanderait vingt-cinq roubles, si bien qu'il ne verrait plus la couleur de son argent pendant six mois.

— C'est un bon cheval. Je te le dis comme si c'était pour moi. En conscience. Brékhounov ne fera jamais tort à personne. Même si j'y laisse des plumes : je ne fais pas comme d'autres. Honnêtement, cria-t-il en prenant la voix avec laquelle il en faisait accroire aux vendeurs et aux acheteurs, c'est un cheval valable !

— Sûrement », dit Nikita en soupirant, et, persuadé qu'il était inutile d'écouter la suite, il lâcha son col, qui vint tout de suite lui couvrir l'oreille et le visage.

Ils allèrent en silence durant près d'une demi-heure. Le vent refroidissait le bras et le côté de Nikita aux endroits où sa pelisse était déchirée.

Il se pelotonna et souffla dans son col, s'en couvrant la bouche, et il n'eut plus froid.

« Qu'en penses-tu, on passe par Karamychevo, ou on va tout droit ? » demanda Vassili Andréitch.

La route de Karamychevo était plus fréquentée, la voie était bien jalonnée des deux côtés, mais ça rallongeait la course. En allant tout droit, c'était plus court, mais la route était moins fréquentée, elle manquait de jalons, ou alors ils étaient mauvais, et seraient recouverts par la neige.

Nikita réfléchit.

« Passons par Karamychevo, c'est un peu plus loin, mais la route est meilleure, finit-il par dire.

— Mais tout droit, on ne risque pas de s'égarer en traversant le vallon, et on sera bien, dans la forêt.

— Comme vous voudrez », dit Nikita en relevant son col.

Vassili Andréitch continua donc tout droit et, une demi-verste⁴ plus loin, en arrivant à une grosse branche de chêne agitée par le vent, portant encore çà et là quelques feuilles desséchées, il prit à gauche.

Dès lors, le vent leur arriva presque de face. Une petite neige se mit à tomber. Vassili Andréitch tenait les rênes, gonflait les joues et relâchait l'air plus haut, vers sa moustache. Nikita somnolait.

Ils avancèrent ainsi en se taisant une dizaine de minutes. Soudain, Vassili Andréitch dit quelque chose.

« Quoi ? demanda Nikita en ouvrant les yeux. Sans répondre, Vassili Andréitch se pencha et regarda en arrière, puis en avant, au-delà du cheval. Celui-ci, dont la sueur faisait friser les poils en haut des cuisses et sur l'encolure, allait au pas.

— Quoi donc ? répéta Nikita.

— Quoi, quoi ! le singea Vassili Andréitch avec irritation. On ne voit pas les jalons ! Nous avons dû perdre notre route !

— Alors, arrête-toi, je vais regarder où est le chemin », dit Nikita qui, sautant lestement du traîneau et attrapant le fouet sous la paille, partit sur la gauche, du côté où il était assis.

Cette année-là, la neige était peu profonde, si bien qu'il y avait moyen de passer partout ; çà et là, cependant, Nikita y enfonçait jusqu'aux genoux, et elle rentrait dans ses bottes. Nikita allait et venait, tâtant par terre du pied et avec le fouet, mais il ne voyait de route nulle part.

« Eh bien ? dit Vassili Andréitch quand Nikita revint au traîneau.

— Il n'y a pas de route de ce côté-là. Il faut aller voir de l'autre côté.

— Quelque chose de noir se dessine là-bas, vers l'avant. Tu devrais aller voir », dit Vassili Andréitch.

Nikita s'y rendit : ce qui se dessinait en noir, c'était la terre couverte des restes dénudés des blés d'automne, tombés sur la neige et la noircissant. Allant sur la droite, Nikita revint au traîneau, fit tomber la neige de ses vêtements, en débarrassa ses bottes et s'assit dans le traîneau.

« Il faut tourner à droite, dit-il résolument. Le vent m'arrivait dessus par la gauche, et maintenant je le reçois en pleine gueule. Allez, à droite ! » reprit-il, décidé.

Vassili Andréitch obtempéra et prit à droite. la route n'apparaissait toujours pas. Ils allèrent ainsi quelque temps. Le vent ne se calmait pas, la petite neige continuait à tomber.

« Vassili Andréitch, c'est clair, nous nous sommes égarés, dit enfin Nikita, marquant presque du contentement. C'est quoi, ça ? dit-il en montrant un tas noir de fanes de pommes de terre sortant de la neige.

Vassili Andréitch arrêta le cheval en sueur dont les flancs se soulevaient vite et lourdement.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, ça montre que nous sommes en plein champ, du côté de Zakharovka. Voilà où nous sommes arrivés !

— Tu racontes des blagues ! répliqua Vassili Andréitch.

— Ce ne sont pas des blagues, Vassili Andréitch, je dis la vérité, fit Nikita. Au bruit que fait le traîneau, ça s'entend, nous sommes dans un champ de pommes de terre ; et ces tas, ce sont les fanes qu'on a apportées. C'est le champ de l'usine de Zakharovka.

— Tu vois comme nous nous sommes égarés ! dit Vassili Andréitch. Que faire, maintenant ?

— Il faut aller tout droit, voilà tout, nous arriverons bien quelque part, dit Nikita. Si ce n'est pas à Zakharovka, ce sera à quelque demeure de domaine. »

Vassili Andréitch s'exécuta et laissa le cheval aller tout droit. Ils avancèrent ainsi un bon moment. Ils passaient dans des champs dénudés, et le traîneau grondait en glissant sur des irrégularités de terrain, sur des mottes de terre gelées. Ils se retrouvaient parfois sur des chaumes, tantôt ceux du blé d'hiver, tantôt ceux du blé de printemps, et, sous la neige le vent agitait l'absinthe et la paille ; parfois dans une profonde couche de neige, uniformément égale et blanche, ne laissant rien voir au-dessus.

Tombant du haut, la neige s'élevait par moments d'en bas. Le cheval était visiblement exténué ; tout frisé et couvert de givre, à cause de sa sueur, il allait au pas. Il tomba brusquement dans une mare, ou un fossé, et y resta à mi-corps. Vassili Andréitch voulut l'arrêter, mais Nikita lui cria :

« Ne le retiens pas ! On est dedans, il faut en sortir. Allez mon mignon ! Hé hé, mon chéri ! cria-t-il gaiement au cheval en sautant hors du traîneau et en s'enfonçant lui-même dans le fossé.

— Où sommes-nous donc ? dit Vassili Andréitch.

— On le saura bien ! répondit Nikita. Donne-lui un petit coup de fouet, sortons d'ici.

— Ce serait donc la forêt de Goriatchkino, là-bas ?

— En nous rapprochant, nous verrons bien quelle forêt c'est. »

Nikita voyait bien qu'au-dessus de la masse noire se dessinant voltigeaient des feuilles sèches et oblongues d'osier : il savait donc qu'il s'agissait d'une habitation, et non d'une forêt, mais il ne voulait pas le dire. Effectivement, ils n'eurent pas parcouru une dizaine de sagènes⁵ au-delà du fossé que se dessinèrent nettement devant eux des arbres et qu'un nouveau son se fit entendre, mélancolique. Nikita avait vu juste : ce n'était pas une forêt, mais une haute rangée d'osiers, portant encore çà et là quelques feuilles que le vent agitait. Ces osiers, bien sûr, étaient plantés le long du canal bordant une grange. En atteignant les osiers bourdonnant mélancoliquement sous l'effet du vent, le cheval leva soudain ses jambes de devant, plus haut que le traîneau, sortit ses jambes arrière qui remontèrent à leur tour, prit à gauche et cessa de s'enfoncer dans la neige. C'était la route.

« Nous voici arrivés, dit Nikita. Mais où, je n'en sais rien. »

Sans se perdre, le cheval suivit la route enneigée et, moins de quarante sagènes plus loin, se dessina la ligne droite de la haie d'une grange au toit couvert d'une épaisse couche de neige qui en tombait, se répandant sans cesser par terre. Au-delà de la grange, la route tourna face au vent et ils s'enfoncèrent dans une congère. Mais vers l'avant, un passage se voyait entre deux maisons : la congère s'était formée sur la route, il fallait la traverser. En effet, l'amas de neige franchi, ils débouchèrent dans une rue. Du linge gelé se balançait désespérément sur une cordelette dans la cour de la dernière maison : des chemises⁶, l'une rouge, l'autre blanche, une culotte, des chaussettes russes⁷, une jupe. La chemise blanche se démenait avec acharnement, ses manches faisant signe de toutes parts.

« Tu vois, la bonne femme est paresseuse, ou alors elle est mourante : elle n'a pas rentré le linge pour la fête », dit Nikita en observant les chemises en train de se balancer.

Notes

1. Variante de Nikita. Le gamin l'avait appelé « Mikite » au chapitre précédent.
2. https://fr.wiktionary.org/wiki/aller_l%E2%80%99amble
3. Sans aucune garantie. Le mot du texte est apparemment un hapax créé par Tolstoï, avec une coquille en prime !
4. Rappel : la verste faisait presque 1,1 km.
5. La sagène faisait un peu plus de deux mètres.
6. Il s'agit alors de grandes chemises longues, ce qu'on peut encore traduire par « blouses ».
7. Bandes de toile servant de chaussettes. On peut aussi parler de « bandes molletières »...

III

Le vent soufflait encore au début de la rue, balayant la chaussée, mais au milieu du village, tout devint paisible, tiède et joyeux. Dans une cour, un chien aboyait, dans une autre, une paysanne, se couvrant la tête d'une poddiovka¹, accourait on ne savait d'où et se montrait sur le seuil de l'izba, s'arrêtant pour regarder les voyageurs. Le cœur du village résonnait de chants de jeunes filles.

Il semblait, dans ce village, y avoir moins de vent, moins de neige et un froid moins intense.

« Mais nous sommes à Grichkino, dit Vassili Andréitch.

— En effet », répondit Nikita.

C'était bien Grichkino. En prenant à gauche, ils avaient parcouru huit verstes pas tout à fait dans la bonne direction, mais en se rapprochant tout de même de leur destination. De Goriatchkino à Grichkino, il y avait cinq verstes.

En plein dans le village, ils tombèrent sur un homme de haute taille qui marchait au milieu de la chaussée.

« Qui va là ? demanda l'homme en arrêtant le cheval ; en reconnaissant Vassili Andréitch, il se cramponna à un brancard et, en le remontant, arriva au traîneau et s'assit sur le siège avant.

C'était le moujik Issaï², connu de Vassili Andréitch, et réputé comme premier voleur de chevaux des alentours.

— Tiens ! Vassili Andréitch ! Où Dieu vous mène-t-il ? dit Issaï en envoyant à Nikita une bouffée d'air parfumé à la vodka.

— Nous allions à Goriatchkino.

— Eh ben, vous voilà arrivés ailleurs ! Il fallait passer par Malakhovo.

— Peut-être, mais c'était trop facile, dit Vassili Andréitch en arrêtant le cheval.

— Le cheval est bon, fit Issaï en examinant l'étalon ; et, d'un mouvement familier, il resserra le nœud de sa queue fournie, qui s'était relâché.

— Vous allez passer la nuit ici ?

— Non, mon ami, nous devons absolument continuer.

— Vous le devez, je vois ça. Et ça, c'est qui ? Ah ! Nikita Stepanytch !

— Et qui d'autre ? répondit Nikita. À présent, mon bon, il s'agirait de ne pas se perdre une nouvelle fois.

— Impossible de se perdre ! Tourne bride et suis la rue, et continue tout droit à la sortie du village. Ne prends pas à gauche. Tu arriveras sur la grand-route, et là tu tourneras à droite.

— Le tournant de la grand-route, c'est celui d'été, ou celui d'hiver ? demanda Nikita.

— Celui d'hiver. Quand tu y arriveras, tu verras des buissons, et en face, un jalon, un grand pieu de chêne noueux : c'est là. »

Vassili Andréitch fit faire demi-tour au cheval et repartit pour sortir du village.

« Tout de même, vous devriez passer la nuit ici ! » cria Issaï, derrière eux.

Mais Vassili Andréitch ne lui répondit rien et donna un petit coup de fouet au cheval : cinq verstes sur une route plane, dont deux en forêt, lui semblaient ne pas présenter de difficulté, d'autant que le vent avait l'air de se calmer, et qu'il ne neigeait plus.

Suivant de nouveau la rue aplanie et noircie çà et là par des dépôts de fumier frais, repassant devant la cour au linge, où la chemise blanche s'était à moitié détachée, et pendait au bout d'une manche gelée, ils allèrent de nouveau vers les osiers au bourdonnement effrayant et se retrouvèrent à nouveau en terrain découvert. Loin de s'être calmée, la tempête semblait s'être renforcée. La route était balayée par le vent, et les jalons seuls permettaient de savoir qu'on ne s'égarait pas. Mais en avant, voir ces piquets devenait difficile, car le vent venait de face.

Vassili Andréitch plissait les paupières et penchait la tête pour distinguer les jalons, mais il se fiait surtout au cheval, à qui il lâchait la bride. Et le cheval, en effet, ne s'égarait pas, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche en suivant les virages de la route qu'il sentait sous ses pieds ; en dépit du vent et de la neige qui se renforçaient, on continuait ainsi à voir les piquets, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Ils allaient ainsi depuis une dizaine de minutes, lorsque soudain apparut devant le cheval quelque chose de noir se déplaçant dans le treillis oblique de la neige poussée par le vent. C'étaient d'autres voyageurs, des compagnons de route qui les précédaient. Moukhorty les avait rejoints, et ses jambes heurtaient les sièges à l'arrière de leur traîneau.

« Passez... devant ! » leur criait-on de l'autre traîneau. Vassili Andréitch entreprit de le dépasser. Il s'y trouvait trois moujiks et une paysanne, qui revenaient visiblement de la fête. L'un des moujiks cinglait avec un bout de bois la croupe enneigée de son piètre cheval. Les deux autres, à l'avant, gesticulaient. La paysanne, emmitouflée, couverte de neige, était assise, immobile, à l'arrière.

« D'où êtes-vous ? » cria Vassili Andréitch.

— D'A...A-a... on n'entendait pas le reste.

— D'où ça ?

— D'A...A-a... s'époumonait l'un des moujiks, sans qu'on pût distinguer le reste.

— Allez ! Tiens bon ! criait l'autre sans cesser de taper sur le petit cheval.

— Rentrez de la fête, hein ?

— Allez, allez ! Allez, Siomka ! Dépasse-le ! Allez ! »

Les longerons des deux traîneaux se heurtèrent et faillirent s'accrocher, puis se décrochèrent, et le traîneau des moujiks resta en arrière.

Le petit cheval ventru, aux longs poils couverts de neige, qui soufflait péniblement sous son arc de limonière, très bas, mettait visiblement ses dernières forces à tenter d'échapper aux coups de bâton pleuvant sur lui ; il jetait en avant ses petites jambes courtes qui clopinaient dans la neige épaisse. Sa tête visiblement jeune, avec sa lèvre inférieure avançant comme celle d'un poisson, ses narines élargies et ses oreilles collées par la peur, se maintint quelques secondes à hauteur des épaules de Nikita, puis demeura en arrière.

« Ce que fait faire la vodka ! dit Nikita. Ils ont complètement éreinté leur petit cheval. De véritables Asiates ! »

Le reniflement du petit cheval exténué resta audible quelques instants, ainsi que les cris des moujiks ivres, puis le reniflement ne fut plus perçu, et enfin les cris s'éteignirent aussi. De nouveau, on n'entendait plus rien autour du traîneau, en dehors du vent sifflant aux oreilles et, parfois, des patins grinçant un peu en passant sur des bosses de la route.

Cette rencontre avait égayé et réconforté Vassili Andréitch qui, sans trop s'occuper des jalons, poussa le cheval avec plus de hardiesse, en se fiant à lui.

Nikita n'avait rien à faire et, comme toujours en pareille situation, il somnolait, rattrapant une quantité de sommeil en retard. Brusquement, le cheval s'arrêta, et Nikita faillit tomber, la tête la première.

« Il y a encore quelque chose qui cloche, dit Vassili Andréitch.

— Quoi donc ?

— On ne voit plus les jalons. nous avons dû à nouveau nous égarer.

— Si nous nous sommes égarés, il faut chercher la route », dit brièvement Nikita, qui se leva et recommença à aller et venir d'un pas léger dans la neige, de sa démarche cagneuse.

Il marcha longtemps, disparaissant, réapparaissant et disparaissant à nouveau, et finit par revenir.

« La route n'est pas ici. Peut-être plus en avant », dit-il en s'asseyant dans le traîneau.

Il commençait nettement à faire nuit. La tempête ne se renforçait pas, mais ne faiblissait pas.

« Si seulement on entendait les moujiks, dit Vassili Andréitch.

— Vois-tu, ils ne nous ont pas rattrapés, ils doivent être loin. Ils se sont peut-être perdus eux aussi.

— De quel côté aller, maintenant ? demanda Vassili Andréitch.

— Il faut laisser faire le cheval, dit Nikita. Il nous amènera au bon endroit.

Donne-moi les rênes. »

Vassili Andréitch lui passa les rênes avec d'autant plus d'empressement que ses mains, dans ses gants chauds, commençaient à geler.

Ayant pris les guides, Nikita se contenta de les tenir en s'efforçant de ne pas tirer dessus, tout content de l'esprit de son favori. Et en effet, l'intelligent cheval, dressant une oreille puis l'autre, tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre, se mit à tourner.

« Il ne faut pas parler, dit Nikita. Tu vois ce qu'il fait⁴ ? Allez, va, va, oui, comme ça. »

Le vent commença à souffler de l'arrière, il fit moins froid.

« Il est vraiment malin, fit Nikita, continuant à se féliciter du cheval ; le petit Kirghiz est costaud, mais il est bête. Celui-là, regarde-le faire avec ses oreilles ! Il n'a pas besoin de télégraphe, il flaire à une verste de distance. »

Moins d'une demi-heure plus tard, effectivement, une masse noire se dessina vers l'avant : un bois ou un village, et les jalons réapparurent sur le côté droit; Visiblement, ils avaient retrouvé la route.

« Mais c'est encore Grichkino ! » dit soudain Nikita.

En effet, sur la gauche se voyait de nouveau la même grange avec le toit d'où tombait la neige, et plus loin, la même cordelette avec son linge gelé, les chemises et la culotte, toujours furieusement agitées par le vent.

Ils débouchèrent de nouveau dans la rue, tout fut de nouveau paisible, tiède et joyeux, ils virent de nouveau le fumier sur la chaussée et entendirent de nouveau les voix, les chansons et les aboiements du chien. Il faisait déjà nuit, au point que des lumières se montraient à certaines fenêtres.

Au milieu de la rue, Vassili Andréitch fit tourner le cheval vers une grande maison à deux jointures de briques⁶, et l'arrêta près du perron.

Nikita s'approcha d'une fenêtre éclairée mais enneigée, dont la lumière faisait voir les flocons de neige en train de voltiger, et y frappa avec le manche de son fouet.

« Qui est là ? fit une voix en écho à l'appel de Nikita.

— Un ami, Brékhounov, du Carrefour⁵, répondit Nikita. Viens donc un instant ! »

On s'écarta de la fenêtre, et deux minutes plus tard, on entendit se décoller la porte donnant dans l'entrée, puis battre la chaîne de la porte extérieure, et, retenant la porte à cause du vent, apparut un vieux moujik de haute taille, la barbe blanche, dans une pelisse courte passée par-dessus une chemise blanche de fête, suivi d'un jeune gars en blouse rouge et en bottes de cuir.

« C'est toi, Andréitch⁷ ? dit le vieux.

— Mon ami, nous nous sommes égarés, dit Vassili Andréitch : nous voulions aller à Goriatchkino, et on est tombés chez vous. Une fois repartis, nous nous sommes à nouveau perdus.

— Ça oui, vous vous êtes perdus ! fit le vieillard. Pétroukha⁸, va ouvrir le portail ! dit-il en s'adressant au jeune gars en blouse rouge.

— C'est faisable, répondit gaiement le jeune homme en rentrant vivement dans le vestibule.

— Mais nous n'allons pas rester pour la nuit, mon ami, dit Vassili Andréitch.

— Où veux-tu aller ? C'est la nuit, passe la nuit ici !

— J'en serais ravi, mais je dois repartir. Les affaires, mon ami, pas moyen.

— Eh bien, au moins, viens te réchauffer, allons près du samovar, dit le vieux.

— Me réchauffer, oui, c'est possible, dit Vassili Andréitch ; il ne fera pas plus noir : la lune va se lever, on y verra plus clair. Allons nous réchauffer, hein Mikite ?

— Ben oui, on peut se réchauffer, dit Nikita, tout transi et très désireux de réchauffer ses membres gelés. »

Vassili Andréitch entra dans l'izba avec le vieillard, tandis que Nikita entra, par le portail que Pétroukha avait ouvert, et menait le cheval sous l'auvent d'un hangar, guidé par le jeune gars. Le sol du hangar était couvert de fumier, et le haut arc de limonière de l'étalement s'accrocha à la grande poutre. Les poules et le coq qui s'y étaient installés caquetèrent de mécontentement et se cramponnèrent à la poutre. Alarmées et frappant de leurs sabots le fumier gelé, les brebis se jetèrent de côté.

Un chien glapit désespérément, aboyant sur l'étranger avec la fureur et l'effroi d'un jeune chiot.

Nikita se mit à leur parler à tous : il présenta ses excuses aux poules, leur assurant qu'il ne les dérangerait plus, reprocha aux brebis de s'effrayer sans savoir au juste de quoi, et exhorta sans cesse le petit chien à se calmer, tout cela en attachant le cheval.

« Voilà, comme ça, tout ira bien, dit-il en faisant tomber la neige de ses vêtements. Quel aboyeur ! ajouta-t-il à l'adresse du chien. As-tu fini ? Allons, assez, petit bêta, assez. Calme-toi. Nous sommes des amis, pas des voleurs...

— Ce sont les trois conseillers domestiques, à ce qu'on dit, déclara le jeune gars en poussant vigoureusement sous l'auvent le traîneau resté au-dehors.

— Comment ça, des conseillers ? demanda Nikita.

— Mais c'est écrit chez Poulson : le voleur s'introduit furtivement dans la maison, le chien aboie ; ce qui veut dire : ne dors pas ! Fais attention ! Le coq chante, ce qui veut dire : debout ! Le chat se débarbouille, et ça veut dire : tu vas avoir de la visite, prépare de quoi bien recevoir ton hôte ! dit le jeune gars en souriant.

Pétroukha savait lire et écrire, et connaissait presque par cœur l'unique livre en sa possession, un ouvrage de Paulson⁹, et il aimait, notamment lorsqu'il était pompette, ce qui était le cas à présent, tirer de son livre les sentences qu'il estimait adaptées aux circonstances.

— C'est exactement cela, dit Nikita.

— Tu es gelé, un verre de thé, l'oncle¹⁰ ?

— Oui, tout de même. » dit Nikita.

Et ils traversèrent la cour et entrèrent dans l'izba.

Notes

1. Grand manteau d'homme à longues manches et à la taille marquée.
2. Issaï ou Issaïa, prénom dérivant du biblique Isaïe.
3. Barres élargissant l'assise des traîneaux, à l'avant.
4. Le russe de Nikita n'est pas très académique, et ce n'est pas facile à rendre.
5. Désigne vraisemblablement le groupe de maisons (voir le début du chapitre II) de l'aubergiste-marchand, à l'intérieur du village, dont le nom n'a pas été donné au début de la nouvelle.
6. L'expression n'est pas claire. Il est question ensuite de « murs de briques », mais l'auteur parle aussi d'*izba* à propos de la maison, ce qui est étrange.
7. Voir la note 16 du chapitre I.
8. Diminutif de Piotr, Pierre.
9. Iossif Ivanovitch Paulson (1825-1898), pédagogue russe d'avant-garde. Pétroukha prononce son nom : »Poulson «.
10. Voir la note 13 du chapitre I.

IV

La demeure où s'était arrêté Vassili Andréitch était l'une des plus riches du village. Cette famille possédait cinq lots¹ de terrain, et louait encore d'autres terres. Elle avait six chevaux, trois vaches, deux veaux et une vingtaine de moutons. Elle comptait en tout vingt-deux âmes² : quatre fils mariés, six petits-fils, parmi lesquels Pétroukha, le seul à être marié, deux arrière-petits-fils, trois orphelins et quatre belles-filles avec leurs enfants. C'était l'une des rares maisons où l'on n'avait pas encore procédé au partage des terres ; mais, comme toujours, une sourde discorde couvait entre les femmes, et cette mésentente devait bientôt mener à ce partage. Deux des fils travaillaient à Moscou comme porteurs d'eau, un autre était soldat. Se trouvaient en ce moment à la maison le vieux et sa vieille, le fils aîné auquel le père avait remis son autorité³, un deuxième fils arrivé de Moscou pour la fête, et toutes les femmes, avec les enfants ; il s'y trouvait en outre un voisin invité, le compère⁴ du vieux.

Dans l'izba, au-dessus de la table, une lampe à suspension et à abat-jour éclairait la vaisselle pour le thé, une bouteille de vodka et des hors-d'œuvre, ainsi que les murs de brique avec les tableaux qui y étaient accrochés, et, dans le coin d'honneur⁵, les icônes. Vêtu de sa demi-pelisse noire, Vassili Andréitch était assis à la première place à table, suçotant sa moustache gelée et regardant l'izba et les gens autour de lui, de ses yeux saillants au regard d'épervier. En dehors de lui, étaient attablés le vieillard chauve à barbe blanche, dans sa chemise blanche de fabrication domestique, le fils arrivé de Moscou pour la fête, en fine chemise d'indienne, le dos et les épaules solides, et son frère aîné, large d'épaules, celui qui dirigeait maintenant la maison, et enfin un maigre rouquin : le voisin.

Ayant bu de la vodka et grignoté les zakouski, les moujiks se disposaient à prendre le thé : posé par terre près du poêle, le samovar chuintait déjà. On voyait des enfants en haut du poêle et sur les planches derrière lui. Sur les planches plus basses était assise une femme auprès d'un berceau. La femme du vieux, au visage couvert de petites rides plissant jusqu'à ses lèvres, s'empressait autour de Vassili Andréitch.

Au moment où Nikita entra dans l'izba, elle présentait à son hôte un gobelet de verre épais, dans lequel elle avait versé de la vodka.

« Tiens, mon cher ami, ne m'en veuille pas, il faut arroser ça ! » lui disait-elle.

La vue et l'odeur de la vodka, justement alors qu'il était gelé et épuisé, troublèrent fortement Nikita. Il se renfrogna, fit tomber la neige de son bonnet et de son caftan, se plaça face aux icônes et, comme s'il était tout seul, se signa par trois fois et s'inclina devant les icônes ; puis, se tournant vers le vieillard, il le salua en premier, s'inclinant ensuite devant les autres convives, et enfin devant les femmes se tenant près du poêle, en disant : « Bonne fête ! ». Et il se mit à enlever son manteau, sans un regard pour la table.

« Eh bien, te voilà couvert de givre, l'oncle ! » dit le fils aîné en regardant le visage, les yeux et la barbe de Nikita, tout poudrés de neige.

Nikita enleva son caftan, le secoua de nouveau, le suspendit près du poêle et s'approcha de la table. On lui proposa de la vodka, à lui aussi. Ce fut un instant de lutte douloureuse : il faillit prendre le gobelet, et s'envoyer dans la bouche le liquide clair et parfumé ; mais un coup d'œil à Vassili Andréitch le fit se souvenir de son serment, repenser aux bottes bues, au tonnelier, au gamin à qui il avait promis d'acheter un cheval au printemps ; avec un soupir, il refusa.

« Je ne bois pas, tous mes remerciements, dit-il en se renfrognant, et il alla s'asseoir sur le banc près de l'autre fenêtre.

— Comment ça se fait ? demanda le fils aîné.

— Je ne bois pas, voilà tout, fit Nikita sans lever les yeux, louchant sur sa moustache peu fournie et sa barbe clairsemée, où de petits glaçons fondaient.

— Cela ne lui vaut rien, dit Vassili Andréitch, qui grignotait un craquelin pour tenir compagnie au verre qu'il avait bu.

— Eh bien, prends du thé, proposa aimablement la vieille. Tu dois être gelé, mon ami. Alors, les femmes, pourquoi lambinez-vous avec le samovar ?

— Il est prêt », répondit une jeune femme, qui épousseta avec son tablier le samovar fermé et fumant, qu'elle souleva et apporta avec difficulté, le posant bruyamment sur la table.

Cependant, Vassili Andréitch racontait la façon dont ils s'étaient égarés, revenant deux fois au village, comment ils s'étaient retrouvés perdus, et parlait des ivrognes qu'ils avaient rencontrés. Leurs hôtes s'étonnaient, leur expliquaient où et pourquoi ils s'étaient égarés, qui étaient les ivrognes rencontrés, et leur apprenaient par où il fallait passer.

« D'ici jusqu'à Moltchanovka, c'est un jeu d'enfant, faut simplement tourner au bon moment sur la grand-route : il faut voir les buissons. Mais vous n'êtes pas arrivés là ! dit le voisin.

— Vous devriez rester pour la nuit. Les femmes vont vous préparer des lits, essaya de les convaincre la vieille.

— Et vous repartiriez demain matin à l'aube, ce serait bien mieux, confirma le vieux.

— Impossible, mon ami, les affaires ! dit Vassili Andréitch. Le temps perdu ne se rattrape jamais⁷, ajouta-t-il en repensant au bois et aux marchands qui pouvaient lui souffler l'affaire. On y arrivera bien, non ? » reprit-il en s'adressant à Nikita.

Nikita resta un long moment sans répondre, semblant toujours soucieux de sa barbe et de sa moustache en train de dégeler.

« Faudrait pas se perdre encore, dit-il d'un air sombre. Il était morose parce que la vodka lui faisait terriblement envie, et qu'on ne lui offrait pas le thé qui, seul, pouvait apaiser ce désir.

— Nous arriverons bien jusqu'au tournant, et là on ne s'égarera plus ; on sera jusqu'au bout dans la forêt, dit Vassili Andréitch.

— C'est votre affaire, Vassili Andréitch ; allons-y s'il faut y aller, répondit Nikita en prenant le verre de thé qu'on lui présentait.

— Prenons le thé, et en route ! »

Nikita ne dit rien, hochant seulement la tête, et, ayant versé précautionneusement son thé dans la soucoupe, se mit à réchauffer, grâce à la vapeur, ses mains toujours enflées à cause du travail. Puis, ayant croqué un tout petit morceau de sucre, il s'inclina pour saluer leurs hôtes, dit : « À votre santé ! » et sirota le liquide réchauffant.

« Quelqu'un pourrait peut-être nous accompagner jusqu'au tournant, dit Vassili Andréitch.

— Bah, c'est faisable, dit le fils aîné. Pétroukha va atteler, et il vous conduira jusqu'au tournant.

— Attelle, mon ami. Je t'en serai reconnaissant.

— Penses-tu, cher ami ! dit aimablement la vieille. Cela nous réjouit le cœur.

— Pétroukha, va atteler la jument, dit l'aîné.

— C'est faisable », répondit Pétroukha en souriant, et, ayant décroché du clou son bonnet de fourrure, il courut atteler.

Pendant qu'il le faisait, la conversation reprit là où l'arrivée de Vassili Andréitch à la fenêtre l'avait interrompue. Le vieux se plaignait à son voisin le staroste⁸ de son troisième fils, qui ne lui avait rien envoyé pour la fête, tandis qu'il fait parvenir à sa femme un fichu français.

« Les jeunes perdent le respect, ils n'en font qu'à leur tête, disait le vieillard.

— Plutôt, oui ! répondit son compère. On ne peut pas en venir à bout ! Ils se croient trop intelligents. Voilà Démotchkine qui a cassé le bras de son père : c'est malin, ça ! »

Nikita écoutait attentivement, scrutant les visages, il aurait voulu prendre part à la discussion, mais, très absorbé par son thé, il se contentait d'approuver de la tête. Il buvait un verre après l'autre, se réchauffant de plus en plus, c'était de plus en plus agréable. La conversation porta longtemps sur le même sujet : le malheur qu'était le partage ; il ne s'agissait clairement pas d'une discussion abstraite, l'affaire concernait le partage au sein de la famille : ce partage que réclamait le second fils, assis là et silencieux, l'air morose. C'était visiblement un point douloureux, une question qui préoccupait toute la maisonnée, mais, par décence, ils n'étaient pas leurs affaires privées devant des étrangers. Mais le vieux finit par ne plus pouvoir se retenir, il annonça avec des larmes dans la voix qu'il n'y aurait pas de partage tant qu'il serait en vie, que la maison, Dieu merci, était à lui, et que partager, ce serait bientôt en être réduit à mendier.

« Voyez un peu les Matveïev, dit le voisin : c'était une vraie maison, et quand ils ont fait le partage, il n'est rien resté à personne.

— C'est ça que tu veux, toi aussi », fit le vieux à l'adresse de son fils.

Ce dernier ne répondit rien, et un silence gêné s'installa. Silence que rompit Pétroukha, rentré depuis quelques instants, souriant toujours, après avoir attelé le cheval.

— Il y a une fable comme ça chez Poulson⁹. Le père avait dit à ses fils de briser des tiges de bouleau attachées : impossible tant qu'elles restaient ensemble, très facile une par une. Voilà, c'est comme ça ! fit-il avec un grand sourire. C'est prêt ! ajouta-t-il.

— Si c'est prêt, allons-y, dit Vassili Andréitch. Quant au partage, grand-père, ne cède pas. Tu l'as gagné, tu en es le maître. Plains-toi au juge de paix, il y mettra bon ordre.

— Il rouspète, il rouspète tellement, pleurnichait le vieux, qu'il n'y a pas moyen de s'entendre avec lui. C'est comme s'il était enragé ! »

Cependant, Nikita, qui avait fini de boire son cinquième verre de thé, ne le retourna pas¹⁰, il le coucha sur la soucoupe, en espérant qu'on lui en verserait un sixième. Mais il n'y avait plus d'eau dans le samovar, et la maîtresse de maison ne lui versa rien, en plus Vassili Andréitch se mit à s'habiller. Il n'y avait rien à faire. Nikita se leva aussi, remit dans le sucrier le morceau de sucre qu'il avait grignoté de tous les côtés, essuya d'un pan de son vêtement son visage humide de sueur et s'en alla mettre son caftan.

Une fois habillé, il soupira profondément, prit congé de ses hôtes en les remerciant et sortit de la pièce chaude et lumineuse et se retrouva dans le

vestibule froid, sombre et rempli du bourdonnement que faisait le vent en s'y engouffrant, au sol parsemé de neige passée par les fentes de la porte tremblante, et de là dans l'obscurité de la cour.

En pelisse, Pétroukha se tenait avec son cheval au beau milieu de la cour, souriant et récitant des vers de Paulson. Il était en train de dire : « La tempête et les ténèbres cachent le ciel, la neige tourbillonne, voilà la bourrasque qui hurle comme une bête fauve, la voici qui pleure comme un petit enfant¹¹. »

Nikita approuvait de la tête, tout en démêlant les rênes.

Accompagnant Vassili Andréitch, le vieillard sortit de l'entrée en tenant une lanterne avec laquelle il voulait éclairer la cour, mais le vent l'éteignit tout de suite. Et l'on voyait bien que la tempête se déchaînait avec une force redoublée.

« Tu parles d'un temps ! se dit Vassili Andréitch ; bien possible que nous n'arrivions pas au bout, mais impossible, les affaires ! Et nous voilà prêts, et leur cheval est déjà attelé. Avec l'aide de Dieu, nous arriverons bien ! »

Le vieux se disait également que partir n'était pas la chose à faire, mais il avait déjà proposé à ses visiteurs de rester, on ne l'avait pas écouté. Il n'y avait pas à insister. « Peut-être bien que la vieillesse me fait manquer de hardiesse, et qu'ils arriveront, pensa-t-il. Et, au moins, nous pourrons nous coucher à l'heure habituelle. Sans soucis. »

Quant à Pétroukha, l'idée du danger ne l'effleurait pas : il connaissait tellement la route, et le coin tout entier... En outre, le petit vers « la neige tourbillonne » lui donnait des forces : c'était tout à fait ce qu'on avait sous les yeux. Nikita, lui, n'avait aucune envie de partir, mais il était depuis longtemps habitué à faire non pas selon sa propre volonté, mais selon celle des autres, si bien que personne ne retint les voyageurs.

Notes

1. Lots concédés (mais le plus souvent achetés) par les anciens propriétaires, après le décret d'émancipation de 1861, oukaze d'Alexandre II.
2. Le compte qui suit est énigmatique. Le terme « âmes » peut désigner uniquement les hommes et les enfants mâles...
3. Fils-maître, par choix du père quand celui-ci se sent trop vieux. Le texte se contredit en l'espace de quelques lignes, au sujet de ce *fils-maître*, quant à savoir si c'est l'aîné ou le deuxième...
4. Parrain d'un ou plusieurs enfants.
5. Le *bel angle*, où sont accrochées les icônes.
6. Sorte de faux plancher entre la maçonnerie du poêle et le mur de l'izba le plus proche : on y dort, de même que sur la plate-forme du poêle. Le terme russe se traduit en général par soupente, ce qui est discutable (à partir d'une note trouvée chez É. Halpérine-Kaminsky).
7. En russe : « Tu ne rattraperas pas en un an l'heure (favorable) que tu as laissé passer. »
8. Ici au sens de responsable du village devant le zemstvo, l'assemblée de district. Le juge de paix évoqué un peu plus loin dépend aussi du zemstvo.
9. Voir la note 8 du chapitre précédent.
10. Retourner le verre contre la soucoupe indiquait donc, chez les moujiks, qu'on avait assez bu – une note d'É. Halpérine-Kaminsky le confirme.

11. J'ignore si ces vers se trouvent chez Paulson, mais c'est en tout cas le début d'un poème de Pouchkine, *Soirée d'hiver...*

V

Distinguant mal, dans l'obscurité, où il était, Vassili Andréitch s'approcha du traîneau, s'y glissa et saisit les rênes.

— Va devant ! cria-t-il.

À genoux dans son large traîneau, Pétroukha lança son cheval. Hennissant depuis un moment en sentant devant lui une jument, Moukhorty s'élança derrière elle, et ils sortirent dans la rue. Ils reparcoururent le village en suivant le même chemin, repassèrent devant la cour avec son linge gelé suspendu, qu'on ne voyait plus ; devant cette même grange tout enneigée, et dont le toit laissait sans fin la neige retomber par terre ; à côté de ces mêmes osiers courbés, bruissant et sifflant de façon sinistre, et pénétrèrent à nouveau dans cette mer de neige en furie, tempêtant par en haut et par en bas. Le vent était si fort que, lorsqu'il soufflait de côté et que les voyageurs tournaient face à lui, il faisait pencher les traîneaux et repoussait les chevaux de côté. Pétroukha allait au trot de sa bonne jument, qui se dandinait un peu, en accompagnant la course de petits cris d'encouragement. Moukhorty s'élançait à sa suite.

Au bout de dix minutes, Pétroukha se retourna et cria quelque chose que ni Vassili Andréitch ni Nikita n'entendirent, à cause du vent, mais ils comprirent qu'ils étaient arrivés au tournant. En effet, Pétroukha prit à droite, et le vent qui soufflait jusque-là de côté leur arriva de nouveau en face, et sur la droite, on voyait quelque chose de noir, à travers la neige. C'étaient les buissons.

« Eh bien, que Dieu vous garde !

— Merci, Pétroukha !

— La tempête et les ténèbres cachent le ciel, cria Pétroukha, et il disparut.

— Tu as vu ce poète ? dit Vassili Andréitch en agitant les rênes.

— Un brave gaillard, un vrai moujik, dit Nikita. »

Ils poursuivirent leur chemin.

Nikita, emmitoufflé et la tête rentrée dans les épaules au point que sa barbe s'étalait sur son cou, restait assis sans parler, s'efforçant de conserver la chaleur dont il avait fait provision, dans l'izba, grâce au thé. Il avait droit devant lui la ligne des brancards, qui lui donnaient sans cesse l'illusion d'une route aplanie, la croupe mouvante du cheval, avec le nœud de sa queue tourné d'un côté, et, plus loin vers l'avant, l'arc de limonière en hauteur, avec la tête et le cou du cheval se balançant en dessous, sa crinière flottant au gré du vent. De temps en temps, des jalons lui tombaient sous les yeux, si bien qu'il savait qu'ils étaient toujours sur la route, et qu'il n'avait rien à faire.

Vassili Andréitch tenait les rênes en laissant le cheval suivre lui-même la route. Mais Moukhorty, en dépit du fait qu'il avait pu souffler au village, avançait sans entrain, en ayant tendance à quitter la route, si bien que Vassili Andréitch avait dû à plusieurs reprises y remédier.

« Voilà un piquet sur la droite, en voici un autre, un troisième, comptait Vassili Andréitch : la forêt est devant nous », pensa-t-il en scrutant une masse sombre devant lui. Mais ce qu'il avait pris pour une forêt n'était qu'un buisson. Ils le dépassèrent, parcoururent encore une vingtaine de sagènes¹, sans voir de quatrième jalon, ni apercevoir de forêt. « La forêt ne doit pas être loin », se disait Vassili Andréitch qui, excité par l'eau-de-vie et le thé, n'arrêtait pas le cheval, tirait un peu sur les rênes, et la brave bête obéissait, tantôt allant l'amble², tantôt se mettant au petit trot, allant où l'on voulait, tout en sachant qu'on ne lui faisait pas prendre la bonne direction. Dix minutes plus tard, toujours pas de forêt.

« Ma parole, nous nous sommes encore égarés ! » dit Vassili Andréitch en arrêtant le cheval.

Sans rien dire, Nikita sortit du traîneau et, retenant le caftan que le vent tantôt collait contre lui, tantôt retroussait et lui enlevait, alla fouiller dans la neige ; il alla d'un côté, puis de l'autre. Par trois fois, on ne le vit plus. Finalement, il revint et prit les rênes des mains de Vassili Andréitch.

« Il faut prendre à droite, dit-il d'un ton rude et définitif, en faisant tourner le cheval.

— Bon, s'il faut aller à droite, allons-y », dit Vassili Andréitch en lui laissant les guides et en enfouissant ses mains gelées dans ses manches.

Nikita ne répondit rien.

« Allez, mon ami, fais un effort ! » cria-t-il au cheval, mais celui-ci, bien que Nikita secouât un peu les rênes, continuait à aller au pas.

La neige lui montait par endroits jusqu'aux genoux, et le traîneau avançait par à-coups, à chaque mouvement de l'étalon.

Nikita attrapa le fouet accroché à l'avant et cingla le cheval. Peu habitué au fouet, le brave animal s'élança et se mit au trot, pour revenir aussitôt à l'amble, puis au pas.

Cinq minutes s'écoulèrent. Il faisait si noir, et la neige tourbillonnait d'en bas et d'en haut avec une telle force qu'on n'apercevait plus l'arc de limonière. On avait parfois l'impression que le traîneau était immobile, et que c'était les champs qui partaient en arrière. Brusquement, le cheval s'arrêta net, sentant visiblement la présence de quelque chose de mauvais devant lui. Laisant les rênes, Nikita sauta de nouveau du traîneau et alla en avant voir pourquoi le cheval s'était arrêté ; mais à peine eut-il dépassé l'étalon que ses pieds glissèrent et qu'il roula dans une sorte de ravin.

« *Tprou, tprou, tprou*³ », se disait-il en tombant ; il essayait d'arrêter sa chute mais n'y arrivait pas : il cessa de tomber seulement tout en bas du ravin, les pieds enfoncés dans une épaisse couche de neige.

Ébranlée par la chute de Nikita, une congère qui se trouvait au bord du petit gouffre s'éboula sur lui par le travers et le couvrit de neige...

« En voilà des manières ! » dit Nikita sur un ton de reproche, à l'adresse de la congère et du ravin, et en faisant tomber la neige de son col.

« Nikita, hé, Nikite ! » cria d'en haut Vassili Andréitch.

Mais Nikita ne lui répondit pas.

Il était très pris : il détacha de lui la neige, puis se mit à chercher le fouet qu'il avait laissé échapper en tombant. L'ayant trouvé, il voulut grimper tout droit pour revenir en arrière, mais ce ne fut pas possible, il redégringolait ; si bien qu'il dut chercher en bas une issue lui permettant de remonter. À trois sagènes du point où

il avait chuté, il sortit péniblement, à quatre pattes et, une fois en haut, suivit le bord du ravin en direction de l'endroit où le cheval devait se tenir. Il ne vit ni le cheval ni le traîneau ; mais comme il allait contre le vent, avant de les apercevoir, il entendit les cris de Vassili Andréitch et les hennissements de Moukhorty qui l'appelaient.

« J'arrive, j'arrive, qu'est-ce que t'as à gueuler ? » dit-il.

Ce ne fut qu'en ayant rejoint le traîneau qu'il aperçut le cheval et, se tenant près de lui, Vassili Andréitch, qui lui parut énorme.

« Chez quel diable es-tu allé te fourrer ? Il faut rebrousser chemin. Retournons à Grichkino se mit à dire, l'air fâché, son patron à Nikita.

— Je ne demande pas mieux, Vassili Andréitch, mais par où passer ? Il y a là un tel ravin qu'en y tombant, on ne pourrait pas en ressortir. J'y ai fait un tel plongeon que j'ai eu bien du mal à m'arracher de là.

— On ne va tout de même pas rester ici ! ? Il faut bien aller quelque part », dit Vassili Andréitch.

Nikita ne répondit rien. Il s'assit dans le traîneau, dos au vent, se déchaussa et secoua la neige de ses bottes ; il prit de la paille et boucha soigneusement avec le trou dans sa botte gauche.

Vassili Andréitch se taisait, comme s'il laissait à présent Nikita décider. S'étant rechaussé, celui-ci casa ses jambes dans le traîneau, remit ses moufles, prit les rênes et fit contourner le ravin au cheval. Mais il n'avaient pas fait cent pas que l'étalon se buta de nouveau. Il y avait un autre trou devant eux.

Nikita sortit de nouveau du traîneau et s'en alla fouiller dans la neige. Il le fit un bon moment. Il réapparut enfin de l'autre côté.

« Andréitch⁴, tu es vivant ? cria-t-il.

— Présent ! répondit Vassili Andréitch. Alors ?

— Pas moyen de voir quoi que ce soit. Il fait trop noir. Des ravins. Il faut encore aller contre le vent. »

Ils repartirent, Nikita marchant devant, fouillant la neige. Il revint s'asseoir, se remit à sonder la neige et finit par s'arrêter auprès du traîneau, épuisé.

« Eh bien ? demanda Vassili Andréitch.

— Eh bien, je n'en peux plus, voilà tout ! D'ailleurs, le cheval s'est arrêté.

— Que faire, alors ?

— Attends un peu. »

Nikita repartit, pour revenir peu de temps après.

« Suis-moi », dit-il en marchant devant le cheval.

Vassili Andréitch ne donnait plus d'ordres, il faisait sans protester ce que lui disait Nikita.

« Par ici, derrière moi ! » cria Nikita en s'écartant rapidement sur la droite et en attrapant une rêne de Moukhorty pour lui faire descendre un tas de neige.

Le cheval commença par résister, puis s'élança en espérant franchir d'un bond la congère, mais il n'en eut pas la force, et s'enfonça dedans jusqu'au collier.

« Sors du traîneau ! » cria Nikita à Vassili Andréitch, qui y était encore assis, et, attrapant un brancard, il se mit à déplacer le traîneau vers le cheval.

« Pas facile, hein, mon ami, dit-il à l'adresse de Moukhorty ; mais on n'y peut rien, fais un effort ! Allez, allez, un effort ! » cria-t-il.

Le cheval s'élança une fois, une deuxième fois, mais ne peut s'extraire du tas de neige et se retrouva dans même position, ayant l'air de réfléchir.

« Tu sais, mon ami, c'est mauvais, ça, disait Nikita, s'efforçant de convaincre le cheval. Allez, essaye encore ! »

Nikita se remit à tirer de son côté sur le brancard ; Vassili Andréitch en faisait autant de l'autre côté. Le cheval remua la tête et s'élança soudain.

« Allez ! Hue ! Tu ne te noieras pas ! » criait Nikita.

Un bond, un autre, un troisième... le cheval s'extirpa enfin de la congère et s'arrêta, soufflant lourdement et se secouant. Nikita voulait le mener plus loin, mais Vassili Andréitch, dans ses deux pelisses, était tout essoufflé, si bien qu'il ne put avancer et s'affala dans le traîneau.

« Laisse-moi souffler, dit-il en défaisant le foulard qu'il avait, au village, noué au col d'une de ses pelisses.

— Ici, ça va, reste allongé, je vais nous faire passer », dit Nikita. Et, laissant Vassili Andréitch dans le traîneau, il mena le cheval par la bride, le faisant descendre d'une dizaine de pas, puis remonter un peu, et il s'arrêta.

L'endroit où Nikita s'était arrêté ne se trouvait pas dans le creux où la neige balayée depuis les tertres aurait pu les recouvrir, mais il était en partie protégé du vent par le bord du ravin. À certains moments, le vent paraissait faiblir, mais cela ne durait pas, et la tempête redoublait ensuite, comme pour se rattraper de ce temps mort, elle soufflait et tourbillonnait encore plus férocement. Au moment où Vassili Andréitch, ayant un peu soufflé, sortait du traîneau pour s'approcher de Nikita et discuter avec lui de ce qu'il fallait faire, survint l'une de ces bourrasques. Ils se courbèrent tous les deux et attendirent, pour causer, que la fureur du vent s'apaisât. Moukhorty lui aussi secouait involontairement la tête, les oreilles collées. Aussitôt le coup de vent passé, Nikita, enlevant ses moufles et les passant à sa ceinture, se mit, après avoir soufflé dans ses mains, à détacher les brides de l'arc de limonière.

« Pourquoi fais-tu cela ? demanda Vassili Andréitch.

— Je dételle, que faire d'autre ? Je n'ai plus de forces, répondit comme pour s'excuser Nikita.

— Alors nous n'irons plus nulle part ?

— Non, nous ne ferions qu'épuiser le cheval. Cette brave bête n'est plus dans son état habituel, dit Nikita en montrant l'étalon docile et prêt à tout, dont les flancs humides de sueur se soulevaient rapidement et péniblement.

— Il faut passer la nuit ici », reprit-il, comme s'il parlait d'une nuitée dans une auberge.

Et il se mit à dénouer les cordes fixant les attaches du harnais, qui sautèrent de part et d'autre.

« Mais nous n'allons pas mourir de froid ? dit Vassili Andréitch.

— Eh bien, si nous devons mourir, nous mourrons. » dit Nikita.

Notes

1. Voir la note 5 du chapitre II.
2. Voir la note 2 du chapitre II.

3. Le cri des cochers russes pour arrêter leurs chevaux, tel que le rapportent Tourguéniev, Tolstoï ou Tchékhouv.
4. Voir la note 16 du chapitre I.

VI

Avec ses deux pelisses, Vassili Andréitch avait bien chaud, surtout après s'être démené dans la congère ; mais il eut froid dans le dos en comprenant qu'il lui faudrait pour de bon passer la nuit là. Pour se calmer, il s'assit dans le traîneau et se mit à prendre ses cigarettes et des allumettes.

Pendant ce temps, Nikita détela le cheval. Il détacha la sous-ventrière, la dossière¹, libéra les rênes, ôta la mancelle et détacha l'arc de limonière, sans cesser de parler au cheval et de l'encourager.

« Allez, sors de là, lui disait-il en le libérant des brancards. Voilà, nous allons t'attacher ici. Je vais t'amener un peu de paille et t'enlever la bride, disait-il tout en le faisant. Tu pourras manger un peu, ce sera plus gai pour toi. »

Mais Moukhorty, visiblement, n'était pas rasséréné par les propos de Nikita ; anxieux, il piétinait sur place, se serrait contre le traîneau, se tenant la croupe au vent et frottant sa tête contre la manche de Nikita.

Comme pour ne pas avoir l'air de refuser la paille que Nikita lui mettait sous le museau, Moukhorty retira à la hâte du traîneau une petite quantité de paille, pour juger aussitôt après que la paille n'était pas le problème du moment, et la laisser ; en un instant, le vent dispersa la paille, l'emporta et la recouvrit de neige.

« À présent, nous allons nous signaler », dit Nikita en mettant l'avant du traîneau face au vent ; attachant les brancards à la dossière, il les dressa verticalement, en les collant contre l'avant-train.

« Lorsque nous serons ensevelis sous la neige, les braves gens apercevront les brancards et nous déterreraient, dit-il en frappant ses moufles l'une contre l'autre et les remettant. Les anciens nous ont appris ça. »

Cependant, Vassili Andréitch, ayant ouvert une de ses pelisses et se protégeant avec les pans de celle-ci, frottait une allumette après l'autre contre le métal de sa boîte, mais ses mains tremblaient, et tantôt l'allumette s'éteignait aussi allumée, tantôt le vent la soufflait lorsqu'il l'approchait de sa cigarette. Enfin l'une d'elles resta bien allumée, éclairant un instant la fourrure de sa pelisse, sa main avec l'anneau d'or à son index replié et la paille d'avoine tout enneigée émergeant de dessous la toile de chanvre, et la cigarette s'alluma. Il aspira avidement deux bouffées, exhala la fumée à travers sa moustache, voulut tirer encore sur sa cigarette, mais elle se rompit, et le tabac fut emporté et dispersé comme la paille peu de temps auparavant.

Tout de même, ces deux bouffées de tabac avaient mis Vassili Andréitch de bonne humeur.

« Passons la nuit, puisqu'il le faut ! dit-il résolument. Attends un peu, ajouta-t-il, je vais faire un drapeau. »

Reprenant le foulard qu'il avait retiré de son col et jeté dans le traîneau, et enlevant ses gants, il se plaça à l'avant du traîneau et s'étirant pour atteindre la dossière, il noua fortement le foulard à l'un des brancards.

Le foulard se mit aussitôt à s'agiter furieusement, se collant tantôt au brancard, tantôt s'en écartant pour claquer au vent.

« Tu as vu ça ? dit Vassili Andréitch, admirant son travail et se laissant retomber dans le traîneau. Ensemble, on aurait plus chaud, mais il n'y a pas la place pour deux².

— Je vais me trouver une place, répondit Nikita ; il faut seulement couvrir le cheval, parce cette brave bête est tout en sueur. Laisse-moi prendre ça, ajouta-t-il en s'approchant du traîneau et en tirant la toile de chanvre sous Vassili Andréitch. »

Ayant pris la toile, il la plia en deux et, commençant par jeter à terre l'avaloire et par retirer la sellette, il en couvrit Moukhorty.

« Tu auras plus chaud comme ça, petit benêt, dit-il en remettant par-dessus la toile la sellette et l'avaloire. La grosse toile, dit-il en s'adressant à Vassili Andréitch, vous en avez besoin ? Et donnez-moi de la paille », ajouta-t-il en revenant au traîneau.

Ayant retiré les deux à Vassili Andréitch, Nikita alla à l'arrière du traîneau et, derrière le dossier, se fit un trou dans la neige, y disposa la paille et, enfonçant sa chapka³ sur sa tête, s'emmitouflant dans son caftan et se couvrant en haut de la grosse toile, il s'assit sur la paille, appuyé au dossier arrière du traîneau qui le protégeait de la neige et du vent.

Vassili Andréitch hocha la tête, l'air de désapprouver ce que faisait Nikita, comme il désapprouvait en général l'ignorance et la stupidité des moujiks, et se mit à s'installer pour la nuit.

Il aplanit la paille qui restait dans le traîneau, en mit une couche un peu plus épaisse sous son côté, et, rentrant les mains dans ses manches, plaça du mieux qu'il pouvait sa tête dans le coin du train avant le protégeant du vent.

Il n'avait pas sommeil. Restant étendu, il songeait : il pensait toujours à ce qui avait constitué son unique but dans la vie, qui en avait été le sens, la joie et la fierté : tout l'argent qu'il avait gagné, et celui qu'il pourrait encore gagner ; combien d'argent les autres personnes de sa connaissance avaient gagné, combien elles en avaient, comment elles l'avaient gagné, et comment il pourrait en faire de même et en gagner encore beaucoup. Acheter le bois de Goriatchkino était pour lui de la plus haute importance. Il comptait tirer de ce bois une dizaine de milliers de roubles d'un coup, peut-être bien. Il se mit mentalement à évaluer la forêt qu'il avait vue à l'automne, dont il passa en revue tous les arbres, sur une superficie de deux déciatines⁴.

« Le chêne fournira du bois pour les patins de traîneaux. En plus des rondins, bien sûr. On peut compter trente sagènes de bois de chauffage par déciatine, se disait-il. Ce qui fera au bas mot deux-cent vingt-cinq par déciatine. Cinquante-six déciatines, cinquante-six centaines, encore cinquante-six centaines, et cinquante-six dizaines et la moitié encore. » Il arrivait ainsi à moins de douze mille, mais sans boulier, c'était difficile d'évaluer plus nettement. « Cependant, je ne lui en donnerai pas dix mille, mais huit mille, car il faut compter les clairières. Je graisserai la patte à l'arpenteur : c'est l'affaire de cent roubles, cent-cinquante au maximum ; il me comptera cinq déciatines de clairières. Et l'autre me cédera le bois pour huit mille. Je lui en flanque tout de suite trois mille dans les dents. Cela devrait l'attendrir »,

songeait-il en tâtant de l'avant-bras le portefeuille dans sa poche. « Et comment avons-nous pu rater le tournant, Dieu seul le sait ! Il devrait y avoir ici des gardes-forestiers. Avec des chiens qu'on entendrait. Ces maudits-là n'aboient jamais quand il le faudrait. »

Il écarta son col et tendit l'oreille ; on entendait toujours le vent siffler, le foulard battre et claquer dans les brancards, et la neige fouetter, en tombant, le bois du traîneau. Il se couvrit de nouveau.

« Si j'avais su, je serais resté passer la nuit à Grichkino. Bon, c'est pareil, on sera demain à Goriatchkino. Un jour plus tard, voilà tout. Par un temps pareil, les autres non plus ne feront pas le voyage. » Il se souvint qu'il devait toucher du boucher, vers le neuf, l'argent des moutons qu'il lui avait vendus. « Il voulait venir lui-même : il ne me trouvera pas, et ma femme ne saura pas prendre l'argent. Elle est par trop ignorante. Elle n'a pas de manières. » songea-t-il encore en se rappelant comme elle avait été maladroite avec le commissaire de police⁶ venu lui rendre visite la veille, à l'occasion de la fête. « Classique : une femme ! Où aurait-elle pu voir le monde ? Chez ses parents, c'était comment ? Un simple moujik de village enrichi : un petit moulin et une auberge, voilà tout ce qu'il possédait. Et moi, en quinze ans, qu'ai-je acquis ? Un magasin, deux cabarets, un moulin, un silo, deux propriétés en location, une maison avec un hangar à toit de tôle, se rappela-t-il fièrement. Autre chose que chez mon père ! Aux alentours, quel nom retentit ? Brékhounov.

« Et pourquoi cela ? Parce que je pense à mes affaires, je ne fais pas comme d'autres, qui paressent ou passent leur temps à des idioties. Moi, la nuit, je ne dors pas. Tempête ou pas, je suis ma route. Et l'affaire avance. Ils croient que c'est en plaisantant qu'on gagne de l'argent. Non, il faut se donner du mal, et se casser la tête. Voilà, va passer la nuit dehors, et ne dors pas de la nuit. Et les pensées qui te viennent te font te tourner et te retourner, méditait-il avec orgueil : ils croient qu'on arrive comme ça, un coup de chance. Tiens, les Mironov, ils ont des millions, à présent. Et pourquoi ? Donne-toi du mal, et Dieu y pourvoira. Que Dieu me donne seulement la santé ! »

La pensée que lui aussi pourrait être millionnaire, comme Mironov, parti de rien, troublait tant Vassili Andréitch qu'il éprouva la nécessité de parler avec quelqu'un. Mais il n'avait personne avec qui parler... S'il avait pu arriver à Goriatchkino, il aurait pu causer avec le propriétaire du bois, il en aurait mis plein la vue.

« Voyez-moi ce que ça souffle ! On sera tellement enneigés qu'on ne pourra pas en sortir au matin ! » se dit-il en prêtant l'oreille au vent qui soufflait à l'avant du traîneau, le courbant et le cinglant de neige. Il se souleva et regarda autour de lui : dans l'obscurité aux vibrations blanches se détachait seulement la tête de Moukhorty, ainsi que son dos couvert de la toile flottant au vent et le gros nœud de sa queue ; tout autour, devant, derrière, c'étaient partout les mêmes ténèbres agitées de blanc, ayant parfois l'air de se dissiper un peu, se faisant plus épaisses à d'autres moments.

« J'ai eu tort d'écouter Nikita, songeait-il. Il aurait fallu poursuivre, nous serions bien arrivés quelque part. En revenant à Grichkino, on aurait pu passer la nuit chez Tarass. Là, on est bons pour rester toute la nuit ici. Mais qu'est-ce que je disais ? Ah oui, que Dieu aide les gens qui se donnent du mal, pas les feignants, les tire-eu-flanc et les imbéciles. Et puis, il faut que je fume ! » Il s'assit et tira son porte-cigarettes, se coucha sur le ventre en protégeant d'un pan de sa pelisse les

allumettes qu'il frottait, mais le vent trouvait toujours moyen de passer, et les éteignait l'une après l'autre. Il réussit enfin à allumer sa cigarette et se mit à fumer. D'y être arrivé le rendit tout joyeux. Quand bien même le vent tirait davantage sur sa cigarette que lui, il aspira deux ou trois bouffées, de quoi se réjouir. Il se rencoigna de nouveau dans l'angle⁷ du traîneau et se remit à se plonger dans ses souvenirs et ses rêveries, et s'assoupit soudain sans du tout s'en apercevoir.

Mais brusquement, il fut réveillé par quelque chose le heurtant. Était-ce Moukhorty, venu lui chiper de la paille, ou une agitation provenant de lui-même ? En tout cas, il se réveilla, le cœur battant si vite et si fort qu'il crut sentir le traîneau trembler sous lui. Il ouvrit les yeux. Autour de lui, c'était toujours la même chose, juste avec un peu plus de clarté. « Il fait jour, se dit-il, ce sera sans doute bientôt le matin. » Mais il se rendit compte l'instant d'après qu'il faisait plus clair seulement à cause de la lune en train de monter. Se soulevant, il regarda d'abord le cheval. Moukhorty se tenait toujours croupe au vent, tout tremblant. La toile enneigée qui le recouvrait s'était relevée, l'avaloire avait glissé d'un côté, on distinguait maintenant mieux la tête du cheval, tout enneigée, avec sa frange et sa crinière qui flottaient au vent. Vassili Andréitch se pencha à l'arrière du traîneau pour regarder derrière lui. Nikita était toujours dans la même position. La grosse toile dont il s'était couvert disparaissait sous la neige, ainsi que ses jambes. « Il ne faudrait pas que le moujik meure de froid ; il est médiocrement vêtu. Ça retomberait sur moi. Les gens n'ont pas de jugeote. Ils sont réellement ignorants », se dit Vassili Andréitch, qui songea à retirer la toile de chanvre sur le cheval pour en couvrir Nikita, mais se lever et se démener dans le froid... et puis, il craignait que l'étalon ne gelât. « Pourquoi l'ai-je donc emmené ? Toujours sa stupidité à elle ! » se dit Vassili Andréitch en repensant à sa femme peu chérie, et il reprit sa position précédente, à l'avant du traîneau. « Mon oncle a passé comme ça toute la nuit dans la neige, et il n'a rien eu, se rappela-t-il. Mais le Sevastian⁸, quand on l'a sorti de la neige, c'était différent : il était mort, raide comme un quartier de viande gelé. Je serais resté pour la nuit à Grichkino, rien de tout cela ne serait arrivé. »

Et, s'enveloppant soigneusement de sa pelisse pour que la chaleur de la fourrure ne se perdît nulle part inutilement, mais pour qu'elle le réchauffât un peu partout, au cou, aux genoux, aux pieds, il ferma les yeux, essayant de se rendormir. Mais maintenant, il avait beau s'y efforcer, il ne pouvait plus s'assoupir, au contraire, il se sentait tout excité, et l'esprit vif. Il se remit à faire le compte de ses gains, de ce qu'on lui devait, à s'adresser à lui-même des félicitations et à se réjouir de sa position sociale – tout cela se voyait interrompu par une peur qui s'insinuait en lui, et par le mécontentement qu'il éprouvait à son propre égard, en se demandant pourquoi il n'était pas resté passer la nuit à Grichkino : il serait étendu sur un banc, au chaud... Il se tournait et se retournait, se couchait autrement, essayant de trouver une position meilleure, qui le protégeât mieux du vent, mais sans succès ; il se soulevait encore, changeait de position, emmitouflait ses jambes, fermait les yeux et demeurait immobile. Mais ses jambes repliées dans ses solides bottes de feutre commençaient à lui faire mal, ou alors il avait froid quelque part et, n'étant pas resté allongé bien longtemps, il se souvenait, de nouveau mécontent de lui, qu'il aurait pu être à cet instant tranquillement couché dans une izba tiède à Grichkino, et il recommençait à se soulever, à se retourner, à s'emmitoufler et à se rencoigner.

Un moment, Vassili Andréitch crut entendre le chant lointain d'un coq. Réjoui, il rabattit le col de sa pelisse et se mit à tendre l'oreille, mais il avait beau écouter avec intensité, il n'y avait rien à entendre que le bruit du vent qui sifflait dans les brancards et faisait claquer le foulard, et celui de la neige fouettant le bois du traîneau.

Nikita gardait toujours la même position, celle prise la veille au soir, sans bouger ni même répondre aux interpellations de Vassili Andréitch, qui l'avait appelé à deux reprises. « Il s'en moque bien, il doit dormir », songeait Vassili Andréitch en observant, au-delà de l'arrière du traîneau, la silhouette complètement enneigée de Nikita.

Vassili Andréitch se redressa et se recoucha une vingtaine de fois. Il lui semblait que cette nuit ne finirait jamais. « Le jour ne devrait pas tarder, se dit-il une fois en se redressant et regardant autour de lui. Je vais jeter un coup d'œil à ma montre. Seulement, en ouvrant ma pelisse, je vais geler. Mais si je savais que le matin approche, ce serait plus gai. Nous commencerions à atteler. » Tout au fond de lui, Vassili Andréitch savait bien que ce ne pouvait pas être encore le matin, mais il ressentait de plus en plus d'appréhension et voulait en même temps vérifier et se donner le change à lui-même. Il dégrafa précautionneusement sa pelisse du dessous et mit la main sur son ventre, en fouillant longuement, jusqu'à trouver son gilet. Il sortit à grand-peine sa montre d'argent émaillée de fleurs et se mit à l'examiner. Sans lumière, il ne voyait rien. Il se remit sur le ventre, s'appuyant sur ses coudes et ses genoux, et fit du feu. Il s'y prenait mieux, à présent, et, choisissant à tâtons l'allumette ayant le plus de phosphore, il parvint à l'allumer du premier coup. Plaçant le cadran de la montre sous la lumière, il y jeta un coup d'œil, sans arriver à croire ce qu'il voyait... Il n'était que minuit passé de dix minutes. Il avait encore toute la nuit devant lui.

« Oh, qu'elle est longue, cette nuit ! » se dit Vassili Andréitch en sentant le froid lui parcourir le dos ; et, refermant sa pelisse et se couvrant de nouveau, il se pelotonna dans le coin du traîneau, se préparant à attendre patiemment. Soudain, émergeant du bruit monotone que faisait le vent, il entendit nettement un nouveau son, un son vivant. Le son s'accrut régulièrement, jusqu'à devenir parfaitement net, puis décrut tout aussi régulièrement. Aucun doute, c'était un loup. Et ce loup était si proche qu'on entendait, au gré du vent, le son de sa voix se modifier quand il faisait bouger sa mâchoire. Vassili Andréitch rabattit son col et écouta attentivement. Moukhorty aussi écoutait avec intensité, en remuant des oreilles, et lorsque le loup eut fini de chanter en solo, il fit un pas et s'ébroua pour avertir du danger. Après cela, il n'était plus question, pour Vassili Andréitch, de se rendormir, ni même de se rassurer. Il avait beau repenser à ses comptes, à ses affaires, à sa gloire, à son mérite et à sa richesse, la peur s'emparait de plus en plus de lui, dominant toutes ses pensées, tandis que se mêlait à toutes ses réflexions la question revenant sans cesse : pourquoi n'était-il pas resté passer la nuit à Grichkino ?

« Je pouvais lâcher le bois, j'ai assez d'autres affaires, Dieu merci ! Ah, j'aurais dû y rester pour la nuit ! » se disait-il. « On dit que les gens ivres meurent de froid, songea-t-il. Et j'ai bu, moi. » Faisant attention à ses propres sensations, il s'aperçut qu'il commençait à trembler, sans savoir si c'était de froid ou de peur. Il essaya de s'envelopper et de s'allonger comme auparavant, mais il n'y arrivait plus. Il ne pouvait rester en place, il avait envie de se lever, d'entreprendre quelque

chose pour étouffer la peur qui montait en lui, et contre laquelle il se sentait impuissant. Il s'empara de nouveau de ses cigarettes, mais il ne restait plus que trois allumettes, et de piètre qualité. Frottées l'une après l'autre, elles refusèrent de s'enflammer.

« Que le diable t'emporte, maudite ratée ! » dit-il, sans savoir au juste qui il invectivait et en jetant la cigarette froissée. Il allait lancer aussi son porte-allumettes, mais il interrompit son geste et fourra l'étui dans sa poche. Il était si inquiet qu'il ne pouvait plus tenir en place. Il descendit du traîneau et, le dos face au vent, se mit à reboucler sa ceinture plus étroitement.

« Rester coucher, c'est attendre la mort ! Il faut monter à cheval et en avant ! songea-t-il brusquement. Une fois enfourché, le cheval ne s'arrêtera pas. Lui, se dit-il en pensant à Nikita, ça lui est égal de mourir. Pour la vie qu'il mène ! Il n'a rien à regretter, tandis que moi, Dieu merci, j'ai de quoi vivre... »

Et, détachant le cheval, il lui jeta les rênes sur le cou et voulut lui sauter dessus, mais ses pelisses et ses bottes étaient si lourdes qu'il échoua. Il se mit alors debout dans le traîneau, voulant sauter depuis le traîneau. Celui-ci se mit à osciller sous son poids, et de nouveau il tomba. La troisième fois, enfin, il fit approcher le cheval et, se tenant prudemment au bord du traîneau, réussit tant bien que mal à se retrouver le ventre en travers du dos du cheval. Allongé dans cette position, il s'avança, recommença et finit par envoyer ses jambes enfourcher le cheval et par s'asseoir, les pieds passés dans la longue courroie de l'avaloire. Les soubresauts du traîneau avaient réveillé Nikita, qui se souleva, et Vassili Andréitch crut l'entendre dire quelque chose.

« Vous écouter, vous autres imbéciles ! Et puis quoi, disparaître comme ça, sans aucune raison ? » cria Vassili Andréitch qui, ramenant sous ses genoux les pans écartés de sa pelisse, fit tourner le cheval et le lança loin du traîneau, dans la direction où il pensait que se trouvaient la forêt et la maisonnette du garde-forestier.

Notes

1. Se reporter aux dictionnaires, ou à un moteur de recherche, pour ces trois termes techniques – pour l'arc de limonière, voir la note 12 du chapitre I –, comme pour les deux suivants, la sellette et l'avaloire : dans les domaines où il s'y connaît, Tolstoï ne fait grâce à son lecteur d'aucun détail, au grand désespoir, parfois, du traducteur.
2. Voir le premier chapitre : c'est un petit traîneau, Nikita n'était pas prévu, il s'est casé tant bien que mal à l'avant, à gauche, une jambe en dehors...
3. Rappel : c'est un bonnet de fourrure.
4. La déciatine faisait à peu près 1,1 ha.
5. Il amène trois mille roubles, voir le début.
6. Le *stanovoi*, commissaire de police rurale.
7. L'auteur semble s'être emmêlé ici, en parlant maintenant de l'arrière du traîneau...
8. Ou Sebastian – rappel : se prononce Sébastienne, on ne nasalise pas : Sébastien.

VII

Depuis qu'il s'était installé, couvert de sa toile, à l'abri de l'arrière du traîneau, Nikita était resté immobile. Comme tous les gens proches de la nature et connaissant le besoin, il était patient et pouvait attendre des heures, et même des jours, sans éprouver ni inquiétude ni irritation. Il avait entendu le maître l'appeler, mais n'avait pas répondu, parce qu'y répondre, c'était remuer, ce qu'il ne voulait pas. Quoiqu'il eût encore chaud, du fait du thé absorbé et de tous les mouvements effectués en cherchant un chemin dans les congères, il savait que cette chaleur ne se conserverait pas longtemps, et qu'il n'aurait plus la force de se réchauffer en bougeant, car il ressentait la fatigue du cheval qui s'arrête et ne peut, malgré tous les coups de fouet, aller plus loin, son maître voyant alors qu'il faut le nourrir pour qu'il puisse de nouveau travailler. Son pied, celui dont la botte avait un trou, était devenu tout froid, il n'en sentait plus le gros orteil. En outre, il avait de plus en plus froid, dans tout son corps. La pensée qu'il pourrait bien mourir cette nuit, que c'était même fort vraisemblable, lui vint à l'esprit, sans lui causer de désagrément particulier, pas plus que d'effroi particulier. Cette pensée n'était pas particulièrement désagréable vu que sa vie n'avait rien d'une fête perpétuelle, c'était au contraire une vie de servitude ininterrompue, dont il commençait à ressentir la fatigue. Cette pensée n'était pas non plus particulièrement effrayante, parce qu'il s'était toute sa vie senti dépendre, outre les maîtres au service desquels il était, comme, à présent, Vassili Andréitch, du grand Maître, celui qui l'avait envoyé en ce monde, et qu'il savait que même en mourant, il resterait au pouvoir de ce maître-là, et que ce maître ne lui ferait pas de mal. « Regretter de devoir quitter le connu, l'habituel ? Mais qu'y faire ? On doit aussi se faire de nouvelles habitudes. »

« Mes péchés ? songea-t-il en repensant à son ivrognerie, à l'argent dépensé en beuveries, aux affronts faits à sa femme, aux jurons, à son peu de présence à l'église, à la non-observation des jeûnes et à toutes les remontrances que lui prodiguait le pape les fois où il allait à confesse. Mes péchés, d'accord. Mais, tout de même, je ne les ai pas inventés pour prendre des airs : il est clair que Dieu m'a fait comme cela. J'ai péché, d'accord ! Peut-on faire autrement ? »

Telles furent ses premières pensées au sujet de ce qui pourrait lui arriver cette nuit, après quoi il n'y revint plus et s'abandonna aux souvenirs qui se présentaient d'eux-mêmes à lui. Tantôt il se rappelait l'arrivée de Marfa, les ouvriers en train de s'enivrer et ses refus de boire de l'eau-de-vie, tantôt il repensait à leur expédition actuelle, à l'izba de Tarass et aux discussions au sujet du partage, tantôt encore il songeait à son petit gars, et à Moukhorty resté au chaud sous la toile de chanvre, ou au maître faisant grincer le traîneau en se retournant. « Lui aussi, bien sûr, est un brave type, il s'en veut d'être reparti, se disait-il. Une vie comme la sienne, on n'a pas envie de la quitter. Ce n'est pas comme pour nous autres. » Et tous ces souvenirs se mirent à s'embrouiller, se mélanger dans sa tête, et il s'endormit.

Lorsque Vassili Andréitch, en enfourchant le cheval, ébranla le traîneau, dont le train arrière, auquel il était adossé, bougea complètement, et dont un patin vint lui heurter le dos, Nikita se réveilla et dut, bon gré mal gré, changer de position. Redressant ses jambes avec difficulté, et en faisant tomber la neige, il se releva, et, en un instant, le froid lui transperça douloureusement tout le corps. Comprenant

ce qui se passait, il voulut que Vassili Andréitch lui laissât la toile de chanvre, dont le cheval n'avait plus besoin, afin qu'il pût s'en couvrir : c'est ce qu'il lui cria.

Mais Vassili Andréitch ne s'arrêta pas, et disparut dans une poussière de neige.

Resté seul, Nikita réfléchit un instant à ce qu'il devait faire. Partir à la recherche d'une habitation lui semblait au-dessus de ses forces. Se rasseoir à la même place n'était déjà plus possible, c'était rempli de neige. Il sentait que dans le traîneau il ne se réchaufferait pas, parce qu'il n'avait pas de quoi se couvrir, sa demi-pelisse et son caftan ne lui tenaient pas chaud. Il avait aussi froid que s'il avait juste porté sa chemise. Il commença à avoir peur. « Seigneur, Père Céleste ! » murmura-t-il, et de savoir qu'il n'était pas seul, que quelqu'un l'écoutait, le rassura. Il poussa un profond soupir et, la tête couverte de la grosse toile, il se glissa dans le traîneau et se coucha à la place qu'avait occupé son patron.

Mais il lui était impossible d'avoir chaud dans le traîneau. Il commença par grelotter, tremblant de tout son corps, puis le tremblement cessa et il se mit peu à peu à perdre conscience. Il ne savait pas s'il s'endormait ou s'il était en train de mourir, mais il se sentait également préparé aux deux.

VIII

Pendant ce temps, Vassili Andréitch poussait, des pieds et du bout des rênes, le cheval dans la direction qu'il croyait, allez savoir pourquoi, être celle de la forêt et de la guérite du garde-forestier. La neige l'aveuglait et il avait l'impression que le vent voulait l'arrêter, mais, penché en avant et ramenant toujours de force sa pelisse entre lui et la sellette froide qui l'empêchait de vraiment s'asseoir, il pressait le cheval sans trêve. Avec du mal mais sans protester, l'étalon allait l'amble là où on le menait.

Il chevaucha ainsi cinq minutes en allant tout droit, croyait-il, sans rien voir à part la tête du cheval et le désert blanc, sans rien entendre à part le sifflement du vent aux oreilles du cheval et au col de sa pelisse.

Quelque chose se dessina soudain devant lui. son cœur battit de joie et il se dirigea vers cette masse noire, croyant déjà distinguer les murs des maisons d'un village. Mais la masse noire ne restait pas immobile, elle bougeait, et ce n'était pas un village mais une haute touffe d'armoise poussée à la séparation de deux parcelles, émergeant de la neige et se balançant follement sous la pression du vent qui la courbait toujours du même côté en lui sifflant dessus. Étrangement, la vue de cette armoise tourmentée par le vent impitoyable fit frémir Vassili Andréitch, qui s'empressa de pousser le cheval sans se rendre compte qu'en s'approchant de l'armoise, il changeait de direction et menait le cheval d'un tout autre côté que celui où il croyait que se trouvait la maisonnette du garde-forestier. Le cheval obliquait toujours à droite, si bien qu'il le faisait tout le temps prendre à gauche.

De nouveau, quelque chose se dessina devant. il se réjouit, convaincu que cette fois ce serait le village. Mais c'était encore la séparation entre deux parcelles, hérissée d'armoise. L'herbe sèche battait toujours aussi follement, et la peur s'empara de Vassili Andréitch. Non seulement il s'agissait de la même armoise, mais se voyaient à côté des traces de sabots de cheval, que le vent recouvrait de

neige. Vassili Andréitch s'arrêta, se pencha, les examina : c'étaient bien les traces laissées par un cheval, balayées par la neige, et ce cheval ne pouvait être que le sien : clairement, il tournait en rond, et ce dans un petit espace. « Je suis perdu, comme ça ! » se dit-il ; mais, pour ne pas céder à la peur, il pressa le cheval encore plus vigoureusement, scrutant les ténèbres blanchies par la neige, où il croyait voir apparaître des points lumineux qui disparaissaient dès qu'il les regardaient. Il lui sembla entendre un chien aboyer, ou alors c'étaient des loups qui hurlaient, mais les sons étaient si faibles et si indistincts qu'il ne savait pas s'il les entendait pour de bon ou s'il avait la berlue, et il s'arrêta pour écouter avec intensité.

Un cri effrayant, assourdissant, retentit soudain à ses oreilles, faisant tout trembler et frémir. Vassili Andréitch se cramponna à l'encolure du cheval, mais le cou de l'étalon lui-même était tout tremblant, et le cri terrible devint encore plus effrayant. Durant quelques secondes, Vassili Andréitch n'arriva pas à reprendre ses esprits, il ne comprenait pas ce qui se passait. Or, c'était tout simplement Moukhorty qui, soit pour se donner du courage, soit pour appeler au secours, avait poussé un hennissement puissant et sonore. « Va au diable ! Qu'est-ce qu'il m'a fait peur, le maudit ! » dit Vassili Andréitch, se parlant à lui-même. Même après avoir identifié la cause de sa frayeur, il n'arrivait plus à la dissiper.

« Il faut rester raisonnable, s'exhortait-il, sans pouvoir se contenir et continuant à pousser le cheval, sans remarquer que le vent ne lui arrivait plus de face, mais qu'il l'avait dans le dos. Son corps était transi et douloureux, particulièrement ses fesses, directement en contact avec la sellette ; il avait des tremblements aux bras et aux jambes, sa respiration était haletante. Il se voyait perdu au milieu de cet affreux désert de neige, sans voir aucune possibilité de salut.

Brusquement, le cheval tomba sous lui, en s'enfonçant dans un tas de neige ; l'étalon se débattit et glissa sur le flanc. Vassili Andréitch sauta à bas du cheval, en entraînant de côté l'avaloire sur laquelle reposait sa jambe, et en pliant la sellette à laquelle il se cramponnait. Dès que Vassili Andréitch ne fut plus assis sur lui, le cheval se redressa et s'élança en avant, fit un bond, un autre et, hennissant de nouveau et traînant derrière lui la toile de chanvre, disparut en laissant dans la congère Vassili Andréitch. Ce dernier se lança à sa poursuite, mais la neige était si profonde et ses pelisses étaient si pesantes qu'il s'enfonçait à chaque pas plus haut que le genou et qu'il s'arrêta, hors d'haleine, au bout d'une vingtaine de pas à peine. « Le bois, les moutons, les loyers, le magasin, les cabarets, la maison et le hangar au toit de tôle, qu'est-ce que cela va devenir ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Allons, ce n'est pas possible ! » Ces pensées défilaient dans sa tête. Bizarrement, lui revint à l'esprit l'armoise se balançant au gré du vent, près de laquelle il était passé deux fois, et une telle épouvante s'empara de lui qu'il ne pouvait plus croire à la réalité de tout ce qui lui arrivait. « Ne serais-je pas en train de rêver ? » se disait-il en voulant se réveiller, mais se réveiller de quel sommeil ? Elle était bien réelle, la neige qui lui cinglait le visage, se répandait sur lui et refroidissait sa main droite, dont il avait perdu le gant ; il était bien réel, ce désert où il se retrouvait seul à présent, aussi seul que la touffe d'armoise, attendant la mort inévitable, prochaine et dépourvue de sens.

« Reine des cieux¹, Père Saint Mikolai², maître de l'abstinence », dit-il en se souvenant des *Te Deum* de la veille et en revoyant l'icône à la face noircie et à la chasuble d'or, et en repensant aux cierges qu'il vendait pour honorer l'icône, qu'on lui ramenait aussitôt après, et qu'il remettait, à peine entamés, dans un tiroir. Il se

mit à prier ce Nikolai-faiseur-de-miracles, lui demandant de le sauver, en lui promettant de faire chanter un *Te Deum* et de brûler des cierges pour le remercier. Mais là, il comprit clairement, sans le moindre doute, que l'image du Saint, la chasuble, les cierges, le prêtre, les *Te Deum*, tout cela était très important et fort utile là-bas, à l'église, mais qu'ici cela ne lui serait d'aucune utilité, qu'entre ces cierges et ces *Te Deum* et sa situation de détresse actuelle, aucun lien n'existait ni ne pouvait exister. « Il ne faut pas se décourager, songea-t-il. Il faut suivre les traces du cheval avant que la neige ne les recouvre, lui vint-il à l'esprit. Il se sortira de là, ou alors je l'attraperai. Il faut juste ne pas se précipiter, sinon je vais m'épuiser et m'égarer davantage. » Mais, en dépit de son intention d'aller doucement, il se jeta en avant, s'élançant, tombant, se relevant et tombant de nouveau. Les traces du cheval se voyaient déjà à peine aux endroits où la neige était peu profonde. « Je suis perdu, se dit Vassili Andréitch, je vais perdre la trace et ne pourrai pas rejoindre le cheval. » Mais au même moment, un coup d'œil vers l'avant lui fit voir quelque chose de noir. C'était Moukhorty, et avec lui le traîneau et les brancards avec son foulard. L'avaloire démontée lui pendant de côté avec la toile de chanvre, Moukhorty avait regagné sa place, en se rapprochant des brancards, et secouait sa tête qu'une bride prise dans l'un de ses pieds inclinait vers le sol. Il s'avérait que le creux où Vassili Andréitch s'était enfoncé, c'était celui où Nikita et lui s'étaient déjà enfoncés ensemble dans la neige, que le cheval l'avait ramené au traîneau et que, au moment où il avait sauté de cheval, il n'était qu'à cinquante pas de l'endroit où se trouvait le traîneau.

Notes

1. La Sainte Vierge.
2. Saint Nicolas le Thaumaturge. Le texte écrit « Mikolaï » au lieu de Nikolai, comme Nikita se voyait appeler Mikita. Il y a une ambiguïté : « maître de l'abstinence » renverrait plutôt à un autre Saint Nicolas, Nicolas de Tolentino, qui relève plutôt de l'Église catholique. Connu pour son syncrétisme et déjà très en délicatesse avec l'Église orthodoxe, Tolstoï écrit peut-être cela à dessein, en le faisant suivre d'une pique irrévérencieuse pour l'Église et ses Saints...

IX

Parvenu avec peine au traîneau, Vassili Andréitch en attrapa le bord et resta longtemps immobile, tâchant de retrouver son calme et de reprendre son souffle. Nikita n'était plus à sa place précédente, mais quelque chose était allongé dans le traîneau, couvert de neige, et Vassili Andréitch comprit que c'était Nikita. La peur de Vassili Andréitch était maintenant complètement passée, et s'il redoutait quelque chose, c'était seulement cette peur épouvantable qu'il avait éprouvée assis sur le cheval, et plus particulièrement quand il s'était retrouvé seul dans la congère. Il fallait coûte que coûte ne pas laisser cette peur le reprendre, et, pour cela, il fallait faire quelque chose, s'occuper d'une façon ou d'une autre. Dans ce but, il commença par se mettre dos au vent et ouvrir sa pelisse. Ensuite, dès qu'il

eut un peu repris son souffle, il fit tomber la neige de ses bottes et de son gant gauche – le droit était irrémédiablement perdu et devait être enseveli quelque part sous la neige –, puis il boucla de nouveau sa ceinture, la serrant aussi étroitement qu'il le faisait lorsqu'il sortait de son magasin pour acheter le blé que les moujiks avaient amené par chariots, et se disposa à passer à l'action. La première chose qui se présenta à son esprit fut de libérer le pied du cheval. Ce qu'il fit, et, ayant dégagé la bride, il attacha de nouveau Moukhorty au crampon métallique à l'avant du traîneau, à son ancienne place, et se mit derrière le cheval pour lui remettre l'avaloire, la sellette et la toile de chanvre ; à ce moment, il vit quelque chose remuer dans le traîneau, et la tête de Nikita émergea de la neige qui le recouvrait. Faisant un effort visible, Nikita, déjà complètement transi, se souleva et s'assit d'une façon un peu étrange, en agitant la main devant son nez comme pour chasser une mouche. Il agitait la main en disant quelque chose, Vassili Andréitch eut l'impression que Nikita l'appelait. Laissant la toile de chanvre, il s'approcha du traîneau.

« Qu'as-tu ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu dis ?

– Je... me... meurs, voilà ce que j'ai, dit avec difficulté, d'une voix saccadée, Nikita. Donne ce que j'ai gagné au petit, ou à ma femme, ça m'est égal.

– Tu es donc gelé ? demanda Vassili Andréitch.

– Je le sens, ma mort... pardonne-moi, pour l'amour du Christ... » fit Nikita d'une voix plaintive, en continuant à gesticuler devant sa figure, comme pour chasser une mouche.

Vassili Andréitch resta trente secondes immobile et silencieux, puis, avec le même résolution qui lui faisait taper dans la main adverse pour conclure un achat avantageux, il recula d'un pas, retroussa les manches de sa pelisse et se mit à retirer des deux mains la neige couvrant Nikita et remplissant le traîneau. La neige enlevée, il défit à la hâte sa ceinture, ouvrit sa pelisse et, poussant Nikita, se coucha sur lui, le couvrant non seulement de sa pelisse, mais de tout son corps échauffé par ses efforts. Il disposa les pans de la pelisse entre le corps de Nikita et le bois du traîneau, serrant avec les genoux le bas de la fourrure ; à présent, il n'entendait plus le cheval bouger, ni le vent siffler, il écoutait seulement la respiration de Nikita. Celui-ci resta d'abord immobile un bon moment, avant de souffler lourdement et de remuer un peu.

« Alors, comme ça, tu dis que tu meurs. Reste couché, réchauffe-toi, c'est comme cela que nous sommes... » voulut dire Vassili Andréitch.

Mais, à sa grande surprise, il ne put poursuivre, parce qu'il avait les larmes aux yeux et que sa mâchoire inférieure était secouée de tremblements. il cessa de parler et se contenta d'avaloir ce qu'il avait maintenant dans la bouche. « J'ai fait de gros efforts, me voilà tout faible », se dit-il. Mais cette faiblesse, loin de lui être désagréable, lui apportait une joie qu'il n'avait encore jamais connue.

« C'est comme cela que nous sommes », se répéta-t-il avec un attendrissement très solennel. Il resta ainsi couché un long moment sans rien dire, essuyant ses yeux à la fourrure de sa pelisse et ramenant sous son genou le pan de la pelisse que le vent relevait toujours, du côté droit.

Mais il désirait violemment dire quelque chose à propos de la joie qu'il éprouvait.

« Mikita ! dit-il.

– Je suis bien, j'ai chaud, lui fut-il répondu, en-dessous de lui.

— J'étais à deux doigts de périr, mon ami. Toi, tu gelais pendant ce temps-là, et moi... »

Mais là, ses pommettes se remirent à trembler et ses yeux, de nouveau, se remplirent de larmes, il ne put continuer.

« Bon, ça ne fait rien, songea-t-il. Je sais moi-même ce que je sais à mon sujet. »

Et il se tut. Il resta longuement couché de la sorte.

D'en bas lui parvenait la chaleur de Nikita, en haut, c'était la pelisse qui lui tenait chaud ; seules ses mains, avec lesquelles il retenait les pans de sa pelisse autour des côtés de Nikita, et ses jambes que le vent découvrait sans cesse, commençaient à avoir froid. Surtout sa main droite, celle qui n'avait plus de gant. Mais il ne pensait ni à ses mains ni à ses jambes, il ne pensait qu'à la façon de réchauffer le moujik étendu sous lui.

Il regarda le cheval à plusieurs reprises et vit que la toile de chanvre à demi détachée et l'avaloire traînaient dans la neige : il aurait fallu se lever et couvrir le cheval, mais il ne pouvait se résoudre à quitter un seul instant Nikita et troubler l'euphorie dans laquelle il se trouvait. À présent, il n'éprouvait plus la moindre peur.

« Ça va réussir, sûr ! » songea-t-il à propos du fait qu'il réchauffait le moujik, se vantant comme il le faisait lors de ses achats et de ses ventes.

Vassili Andréitch resta ainsi couché une heure, une autre, une troisième, sans voir le temps passer. au début, les images de la tempête défilèrent dans son imagination, les brancards et le cheval sous l'arc de limonière tremblaient devant ses yeux, et il se souvenait de Nikita, étendu sous lui ; puis vinrent s'y mêler des souvenirs de la fête, il repensa à sa femme, au commissaire de police, au tiroir aux cierges, puis de nouveau à Nikita, étendu sous ce tiroir ; apparurent les moujiks, vendeurs et acheteurs, et les murs blancs, les maisons aux toits de tôle, sous lesquels était étendu Nikita ; puis tout se mélangea, l'un dans l'autre et, comme les couleurs de l'arc-en-ciel dont la réunion forme une lumière blanche, toutes ses impressions se fondirent en un néant unique, et il s'endormit. Il dormit longtemps, sans rêver, mais les songes réapparurent avant l'aube. Il se tenait devant le tiroir aux cierges et la bonne femme de Tikhon réclamait un cierge à cinq kopecks pour la fête : il voulait le prendre et le lui donner, mais ses mains ne se lèvent pas, il garde ses poings serrés dans ses poches. Il veut contourner le tiroir, mais ses jambes ne bougent pas, ses caoutchoucs neufs, tout propres, ont pris racine dans le sol de pierre, impossible de les lever, pas plus que d'en retirer ses pieds. Soudain, le tiroir aux cierges se transforme en lit, et Vassili Andréitch s'y voit couché à plat ventre, chez lui. Il est couché sans pouvoir se lever, et il lui faut se lever, car voici qu'Ivan Matvéitch, le commissaire de police, vient le voir : il doit aller avec Ivan Matvéitch négocier l'achat du bois, ou bien remettre en place l'avaloire sur Moukhorty. Et il demande à sa femme : « Mikolavna¹ n'est donc pas arrivé ? — Non, pas encore », répond sa femme. Et il entend une voiture s'approcher du perron. Ce doit être lui. Non, la voiture est passée. « Toujours pas de Mikolavna ? — Toujours pas. » Et il est couché sur le lit, sans pouvoir se lever, ne faisant qu'attendre, et cette attente est à la fois pénible et plaisante. Soudain, la joie se produit : arrive celui qu'il attendait, non pas Ivan Matvéitch, le commissaire, mais quelqu'un d'autre, celui-là même qu'il attend. Arrivé, celui-là l'appelle, et c'est le même qui l'avait hélé pour lui ordonner de se coucher sur Nikita. Vassili Andréitch se réjouit de l'arrivée de celui-là. « Je viens ! » crie-t-il joyeusement, et

ce cri le réveille. Celui qui se réveille n'est plus du tout celui qui s'était endormi. Il veut se lever – et n'y arrive pas, remuer le bras – et ne le peut pas, bouger la jambe – pas davantage. Il s'en étonne, mais n'en éprouve nul chagrin. Il comprend que c'est la mort, et n'en éprouve nul chagrin. Et il se souvient que Nikita que Nikita est couché sous lui, vivant et réchauffé, et il a l'impression que Nikita et lui ne font qu'un, que sa vie n'est pas en lui, mais en Nikita. Tendrant l'oreille, il entend Nikita respirer, et même ronfler légèrement. « Nikita est vivant, donc je le suis », se dit-il triomphalement.

Et il repense à l'argent, au magasin, à la maison, aux transactions et aux millions des Mironov ; il a du mal à comprendre pourquoi cet homme du nom de Vassili Brékhounov s'occupait de tout cela. « Visiblement, il ne savait pas l'essentiel, se dit-il au sujet de Vassili Brékhounov : il ne savait pas ce que je sais à présent, et cette fois sans erreur. *Maintenant, je sais.* » Il entend de nouveau l'appel de celui qui l'a hélé. « Je viens, je viens ! » dit-il de tout son être, avec un attendrissement joyeux. Il sent qu'il est libre, rien ne le retient plus.

Et Vassili Andréitch ne vit plus rien, n'entendit plus rien et ne ressentit plus rien en ce monde.

Tout autour, la tempête continuait sa ronde. Les tourbillons de neige recouvraient la pelisse de Vassili Andréitch, le corps tout frissonnant de Moukhorty et, à peine visible au fond du traîneau, celui de Nikita, réchauffé sous son maître mort.

Notes

1. Dernière déformation du prénom Nikita.

X

Nikita se réveilla à l'aube. Ce qui le réveilla fut le froid recommençant à le saisir dans le dos. Il avait rêvé qu'il revenait du moulin avec un chargement de farine pour le patron, et qu'en franchissant une petite rivière, il avait pris à côté du pont, et embourbé son chariot. Il se voit se glisser sous le chariot et le soulever en redressant le dos. Mais, surprise ! Le chariot ne bouge pas, reste collé à son dos, il ne peut ni le soulever ni s'en dégager. Le chariot lui écrase les reins. Et qu'il est froid ! C'est clair, il faut sortir de là. « Ça suffit, dit-il à celui qui lui écrase le dos avec le chariot : retire les sacs ! » Mais, de plus en plus froid, le chariot l'écrase, et soudain un bruit particulier retentit, il se réveille et se souvient de tout. Le chariot froid, c'est le maître mort, gelé, couché sur lui. Et c'est Moukhorty qui a produit le bruit, en envoyant deux coups de sabot au traîneau.

« Andréitch, hé, Andréitch ! » crie Nikita, qui pressent la vérité, à l'adresse de son patron, tout en tendant le dos.

Mais Andréitch ne répond pas, et sa bedaine et ses jambes sont fortes, froides et lourdes comme des poids de fonte.

« Il doit être mort, se dit Nikita. À lui le Royaume des cieux ! »

Il tourne la tête, creuse la neige devant lui avec sa main et ouvre les yeux. Il fait jour. Le vent siffle toujours dans les brancards, et la neige tombe toujours, avec cette différence qu'elle ne cingle plus le bois du traîneau, elle remplit silencieusement le traîneau et recouvre le cheval, toujours plus haut, et l'on ne perçoit plus ni les mouvements ni les respirations du cheval. « Lui aussi a dû geler », se dit Nikita à propos de l'étalon. Les coups de sabot contre le traîneau qui avaient réveillé Nikita étaient en effet les derniers efforts de Moukhorty, entièrement gelé, pour tenir sur ses jambes.

« Seigneur, Père Céleste, je vois bien que tu m'appelles aussi, dit Nikita. C'est Ta sainte volonté. Mais c'est dur. Eh bien, on ne meurt qu'une fois, et on ne peut l'éviter. Pourvu que ce soit rapide... » Il cache de nouveau sa main, ferme les yeux et s'abandonne, pleinement convaincu d'être mourant, d'être déjà mort.

Pendant la pause du déjeuner, des moujiks sortirent de la neige avec leurs pelles Vassili Andréitch et Nikita, qui se trouvaient à trente sagènes de la route et à une demi-verste du village.

La neige avait complètement enseveli le traîneau, mais les brancards avec le foulard étaient encore visibles. Le ventre enfoncé dans la neige, l'avaloir et la toile de chanvre restés accrochés à son flanc, Moukhorty se tenait, entièrement blanc, la tête pressée contre son poitrail durci ; ses naseaux étaient couverts de glaçons, ses yeux étaient également tout engivrés, ce qui lui faisait comme des larmes. Il avait tant maigri en l'espace d'une nuit qu'il n'avait plus que la peau sur les os. Vassili Andréitch était raide comme un quartier de viande gelé, et il avait les jambes écartées, elles le restèrent lorsqu'on le retira de dessus Nikita. Ses yeux saillants au regard d'épervier étaient gelés, sa bouche ouverte, sous sa moustache bien taillée, était remplie de neige. Nikita, lui, était vivant, même s'il était tout gelé. Quand on réveilla Nikita, il était persuadé d'être mort, et que tout cela se produisait désormais non plus dans ce monde, mais dans l'autre. Mais, devant les cris des moujiks qui le sortaient de la neige et le débarrassaient du corps raidi de Vassili Andréitch, il commença par s'étonner d'entendre les moujiks crier pareillement dans l'autre monde et d'avoir toujours le même corps, mais lorsqu'il comprit qu'il était resté ici-bas, il s'en attrista plutôt qu'il ne s'en réjouit, surtout en sentant les gelures de ses orteils, aux deux pieds.

Nikita passa deux mois à l'hôpital. On l'amputa de trois orteils, mais les autres guérirent, si bien qu'il put continuer à travailler, et vivre encore une vingtaine d'années – d'abord comme serviteur, puis, devenu vieux, comme gardien. Il est mort seulement cette année, chez lui, comme il le souhaitait, sous les icônes des saints et un cierge allumé dans les mains. Avant de mourir, il a fait ses adieux à sa vieille femme, en lui pardonnant le tonnelier ; il a aussi fait ses adieux à son fils et à ses petits enfants, sincèrement heureux d'enlever à son fils et à sa bru la charge qu'il leur était devenu, et le voilà passant d'une vie qui, à la longue, l'ennuyait, à cette autre vie qui, d'année en année et d'heure en heure, lui était plus intelligible et l'attirait de plus en plus. Là où il s'est réveillé, après être vraiment mort, est-il mieux, est-il plus mal ? Est-il déçu, ou bien a-t-il trouvé ce qu'il attendait ? Nous le saurons tous bientôt.